

THESIS

LES MOTIFS, L'ART ET LES MOYENS :
LA REUSSITE DES CONTES DE FEE DE PERRAULT ET DES FRERES GRIMM

Submitted by

Elizabeth Rose

Department of Foreign Languages and Literatures

In partial fulfillment of the requirements

For the Degree of Master of Arts

Colorado State University

Fort Collins, Colorado

Term of Graduation 2009

COLORADO STATE UNIVERSITY

March 30, 2009

WE HEREBY RECOMMEND THAT THE THESIS PREPARED UNDER OUR SUPERVISION BY ELIZABETH ROSE ENTITLED LES MOTIFS, L'ART ET LES MOYENS: LE SUCCES DES CONTES DE FEE DE PERRAULT ET DES FRERES GRIMM (MOTIVE, STYLE AND MEANS: THE SUCCESS OF THE FAIRY TALES OF PERRAULT AND THE GRIMM BROTHERS) BE ACCEPTED AS FULFILLING IN PART REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF MASTER OF ARTS

Committee on Graduate work

Paola Malpezzi-Price

Mary Vogl

Diane Margolf

Advisor Mary Vogl

Department Head Paola Malpezzi-Price

ABSTRACT OF THESIS

MOTIVE, STYLE AND MEANS : THE SUCCESS OF THE FAIRY TALES OF PERRAULT AND THE GRIMM BROTHERS

Although many French and German authors have produced fairy tale collections, those of Charles Perrault and Wilhelm and Jakob Grimm are the best-selling non-religious literary works of all time in these two countries. In an attempt to understand the underlying reasons for the popularity of the fairy tale genre in general, scholars have explored the social, cultural, psychological and feminist context in which they were collected. However, an important question that has not been addressed, is why the collections of Perrault and the Grimm brothers, in particular, had such a resounding impact when they were first collected, and why they have maintained their popularity over time.

This research directly addresses the above question by looking at three different socio-political areas in XVIIth century France and XIXth century Germany – the periods in which the Perrault and Grimm fairy tale collections first appeared. First, the study examines the level of literacy and access to free, public education for males. Second, the study explores the social attitudes of the French nobility toward the absolutist regime of Louis XIV and of the German populace toward the French occupation of Germany by Napoleon I. Third, this study looks at the methods of distribution that facilitated the dissemination of the Perrault and the Grimm brothers fairy tales to a large reading public.

Additionally, the study highlights the importance of the specific literary contributions made by these authors to the fairy tale genre that contributed significantly to the success of their collections.

By limiting the study of fairy tales to the two most important collections in Western Europe, it becomes clear that their popularity is due to a complex mixture of social and political reasons, as well as to the literary skill of the authors.

Elizabeth Rose
Department of Foreign Languages, Literatures and Cultures
Colorado State University
Fort Collins, CO 80523
Term of Graduation 2009

Table des Matières

Introduction	
Les Origines historiques des contes littéraires	7
Des Recherches existantes.....	11
L'Education française au XVIIe siècle.....	15
L'Alphabétisme aux XVIIe et XVIIIe siècles.....	17
Le Colportage et la Bibliothèque bleue.....	20
La Situation sociopolitique au XVIIe siècle.....	24
Le Commentaire social dans les contes de Mme d'Aulnoy.....	29
La Contribution unique de Perrault.....	34
La Situation sociopolitique en Allemagne au XIXe siècle.....	43
L'Education prussienne au XIXe siècle.....	47
La Littérature romantique.....	50
La Contribution unique des frères Grimm.....	52
Conclusion.....	57

Introduction

La mémoire collective d'un peuple inclut des souvenirs personnels, qui, comme le jour du mariage, diffèrent d'une personne à une autre. Elle inclut aussi des souvenirs collectifs, partagés par toute une génération : l'élection du premier président américain d'origine afro-américaine, la chute du rideau de fer et la Seconde Guerre mondiale, les grands films, les émissions de télévision et les livres à succès. Certains de ces souvenirs sont des produits d'une période historique spécifique; d'autres, comme les pyramides ou la Joconde, sont apparus il y a des centaines d'années mais gardent toujours leur capacité d'influencer l'esprit. Il en est ainsi pour les contes de fées traditionnels. *Cendrillon, La Belle au bois dormant, Le Petit chaperon rouge, Le Roi grenouille, Les Musiciens de Brème et Hansel et Gretel* : le seul fait de prononcer ces titres fait renaître une nostalgie pour notre enfance. L'imaginaire et la magie du temps jadis émanant de ces textes nourrissent la psyché des enfants depuis le XVIIIe siècle. Des phrases telles que « il était une fois », « et ils vécurent longtemps et eurent beaucoup d'enfants », « un prince charmant », « la méchante marâtre » et « une marraine fée, » tirées de cette source, font parti du lexique européen. Les auteurs de contes européens les plus connus sont le Français Charles Perrault et les Allemands Wilhelm et Jakob Grimm. Les contes traditionnels se destinaient à un public adulte bien avant le XVIIe siècle. En France, le recueil de contes de fée de Charles Perrault naît pendant la seconde moitié du règne absolu du Roi Soleil et jouit d'une nouvelle célébrité pendant la Révolution industrielle. En Allemagne, le recueil des frères Grimm sort à la période de la Confédération du Rhin.

Plusieurs écrivains à chaque époque ont contribué à ce genre: Mme de Ségur en 1857, avec ses *Nouveaux Contes de fées*, illustrés par Gustave Doré, George Sand en 1873 avec ses *Contes d'une grand'mère*, Goethe en 1795 avec *Le Serpent vert* et Johann Tieck avec son conte de fée *Eckbert le blond* en 1797 pour en nommer quelques uns. Quelles que soient les avancées dans les sciences et dans la philosophie, et bien que des personnes sérieuses soulignent, de temps en temps, la nécessité d'éviter la fantaisie, l'imagination et le merveilleux reviennent constamment à l'esprit. Nitschke constate que les contes de fée sortent d'un ordre social spécifique dans une période historique donnée (cité dans Zipes *Breaking 7*) et Zipes suggère que ce genre littéraire pose la possibilité d'un changement social (*Breaking 6*).

En faisant de la recherche sur cette littérature, les noms de cinq artistes sautent invariablement aux yeux : ceux des écrivains Charles Perrault, Mme d'Aulnoy et Jacob et Wilhelm Grimm et de l'illustrateur Gustave Doré. Cette analyse examinera l'œuvre de Perrault et des Grimm comme représentants de deux périodes historiques de changement social pour illustrer que ce sont les avancées dans la production et la distribution des livres non moins que la situation sociopolitique qui les ont aidés à faire des contributions uniques au genre. En particulier, ce sont la Bibliothèque bleue en France et le système d'éducation prussienne qui ont largement contribué à un accroissement dans le pourcentage du public accédant à ces contes écrits. Quelle est l'origine des histoires traditionnelles, et comment ont-elles atteint ce prestige dont elles jouissent ?

Il est accepté que le fait de raconter des histoires dans des groupes sociaux est une tradition qui existe depuis des milliers d'années. Cet acte sert à amuser aussi bien qu'à instruire. Le genre de ces récits varie énormément. Il y a les mythes, par exemple ceux

des Grecs et des Romains où, selon Bruno Bettelheim, le héros ou l'héroïne, un personnage impossible à imiter (Bettelheim 61), lutte contre les dieux et le destin. Les nouvelles, de petites histoires réalistes, comme celles de Marguerite de Navarre, dépeignent des personnages et des situations que l'on pouvait rencontrer quotidiennement à cette époque. Ces récits sont destinés à provoquer la conversation sur des thèmes moraux. Les fables, comme l'on en trouve dans l'œuvre d'Esopé, proposent une morale à travers des personnages anthropomorphique. Finalement, les contes de fées offrent des situations où le héros ou l'héroïne triomphe sur une situation adverse grâce à l'aide d'un objet ou d'un personnage magique. Ces contes, racontés à voix haute, s'adaptent aux auditeurs spécifiques et unifient un groupe social en lui donnant une tradition commune (Zipes *When Dreams* 6).

Des recherches sur la Bibliothèque bleue indiquent que les contes de fée et les autres textes dans la collection se transmettent soit par un lecteur soit par un raconteur. Il s'agit dans les deux cas d'une activité en groupe, où l'action est remaniée par le narrateur chaque fois qu'il les raconte. Les histoires peuvent de cette manière adresser les préoccupations liées à leur période (Zipes *When Dreams* 2). Le conteur modifie la scène, la description des personnages, le lieu et l'humour selon le public auquel il s'adresse. C'est ainsi que les contes traditionnels réussissent à s'adresser à des auditeurs dans des pays et des cultures différents. Une fois que les histoires sont destinées à une lecture individuelle, elles perdent beaucoup de cette fluidité. Assurément, il est possible de modifier le texte dans des éditions subséquentes, mais cette évolution est forcément moins fréquente que dans la transmission orale. Une comparaison des éditions de 1697 et de 1862 des *Histoires ou Contes du temps passé avec des moralités* de Charles Perrault

révèle que les seuls changements dans le texte sont orthographiques. En lisant ces contes, donc, le lecteur est toujours devant les mœurs présentées par Charles Perrault à la fin du XVIIe siècle. Il en est de même pour les contes des frères Grimm. Bien que ces linguistes allemands aient répondu aux critiques en modifiant quelques aspects des contes entre la première édition de 1812 et la deuxième de 1815, c'est une œuvre qui représente une interprétation des contes faite par la société allemande de la première moitié du XIXe siècle. D'autres écrivains ont rédigé ces contes depuis les premières éditions de Perrault et les Grimm, mais ce sont leurs recueils qui restent les plus répandus. Donc, ce sont toujours les mots de Charles Perrault et des frères Grimm qu'on rencontre sur la page, mais l'interprétation du lecteur reste ouverte. Le recueil de Perrault est destiné dans un premier temps à des lecteurs de la haute bourgeoisie et de la noblesse et est adopté au XVIIIe siècle par les classes moins aisées. Le recueil des Grimm est créé pour les masses allemandes du XIXe siècle, puis se fait adopter par le système d'éducation de la Prusse. Les deux recueils contiennent des éléments textuels et stylistiques qui se laissent réinterpréter par les lecteurs de n'importe quel époque. L'apparition du livre illustré au XIXe siècle, par exemple, réintroduit le texte de Charles Perrault du XVIIe siècle, mais avec l'interprétation visuelle de l'artiste romantique, Gustave Doré. L'impact de cette édition est tel que l'éditeur la publie sous le titre *Histoires ou Contes du temps passé avec des moralités de Charles Perrault* par Gustave Doré. En tant qu'auteur, donc, Doré encadre ces thèmes universels dans une forme moderne, et les réintroduit à la société de la révolution industrielle.

Les contes folkloriques, qui se transforment constamment pour s'adapter à des lieux, des auditeurs et des soucis spécifiques, offrent aux auditeurs une vision d'une autre

existence, où les rêves peuvent se réaliser. Mandrou explique que les contes folkloriques appartiennent à la culture populaire, c'est à dire créée par les masses. La culture des masses, par contre, consiste d'œuvres créées pour une population différente. Les contes d'origine littéraire sont créés pour les classes savantes, mais les gens du peuple s'en nourrissent (Mandrou 9). Ces contes littéraires sont destinés à une audience intellectuelle. En tant que telles, elles amusent par leur style recherché tout en offrant un commentaire social. Il est également curieux que ces œuvres, destinées d'abord à des lecteurs adultes, soient devenues de la littérature pour enfants. Ce changement s'effectue au cours du XVIIIe siècle. Thelander propose que c'est au moment où les contes de fée franchissent la frontière de la Grande Bretagne qu'ils commencent à se dédier aux enfants (468). Il est donc évident que le phénomène de la célébrité permanente des contes de fée suggère plusieurs voies de discussion. Est-ce que ce sont les thèmes latents qui attirent les lecteurs d'une époque à une autre ? La popularité du conte est-elle due plutôt au style soutenu de l'écrivain ou plutôt aux caractéristiques tirant leurs origines du conte oral ? Où est-ce une combinaison des deux ? En tout cas, c'est la capacité d'atteindre un grand public qui garantit le succès continu des contes de fée de Charles Perrault et des frères Grimm. Bien que plusieurs écrivains au cours des âges aient produit des contes de fée, ce sont les contes de Charles Perrault, ainsi que ceux des frères Grimm et de Hans Christian Andersen, qui restent les contes les plus lus dans le monde même aujourd'hui (Rawl 373).

Une étude de la situation politique et sociale à deux époques, aussi bien qu'une comparaison de quelques contes de Perrault et des Grimm, facilitera l'appréciation de la manière par laquelle ces contes ont acquis une si grande considération. Pour cela, cette

analyse examinera d'abord les opinions de quelques spécialistes respectés sur la contribution sociale des contes de fée, puis les origines du conte merveilleux littéraire en France et en Allemagne. Ensuite, ce travail considérera la situation sociopolitique au moment des éditions originales de l'œuvre de Charles Perrault et des frères Grimm. Finalement, une analyse de quelques contes de Perrault et des frères Grimm aidera à identifier les éléments stylistiques que ces artistes ont utilisés pour rendre ces contes acceptables aux yeux des lecteurs contemporains. Cette progression sera faite avec l'intention d'en tirer des points que ces artistes et ces époques ont en commun et qui peuvent expliquer les raisons pour lesquelles ces contes spécifiques continuent à charmer les lecteurs de nos jours.

Les Origines historiques des contes littéraires

Du temps des Grecs et des Romains on trouve des mythes et légendes qui utilisent le merveilleux pour instruire et pour amuser. Par exemple, dans l'Iliade, il s'agit de monstres, de sirènes et de dieux qui influencent la vie du héros. La résolution du conflit résulte d'une combinaison du sort et des actions du héros. Dans les fables d'Ésope, il s'agit d'actions plus ou moins quotidiennes, comme le personnage faible qui tire une épine de la plante du pied du personnage puissant. Dotés de morales, ces récits s'appliquent à indiquer le bon chemin. Dans ce genre de contes, le merveilleux vient du fait que les personnages sont des animaux qui parlent et raisonnent comme les êtres humains.

Selon les traces littéraires, les contes et nouvelles destinés à divertir et éclairer existent en France en forme écrite au moins depuis le Moyen âge. Déjà au XIV^e siècle *Le Décaméron* de Bocacce, traduit de l'italien, circule parmi les Français de haute naissance. En 1460 *Les Cent nouvelles nouvelles*, une compilation de narrations rassemblées par Antoine de la Salle pour le futur Philippe le Bon, racontent les aventures de nobles, de bourgeois, de religieux et de paysans. *Le Pentaméron*, de l'écrivain italien Basile entre 1534 et 1536, contient les premières versions européennes des contes *Rapunzel*, *La Belle au bois dormant*, *Hansel et Grète* et *Cendrillon*. *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre, un récit cadre rempli de 72 nouvelles, inspiré du recueil de Bocacce, apparaît en 1559. Il s'agit surtout dans cette œuvre de questions morales. Par exemple, la deuxième nouvelle inspire une discussion sur la nécessité de mourir pour rester chaste. « Chascune pensa en elle-mesme que, si la fortune leur advenoit pareille,

mectroient peyne de l'ensuivre en son martire » (Navarre, deuxième nouvelle cinquième paragraphe). Jack Zipes constate que c'est vers la fin du Moyen âge que les contes français commencent à manifester des aspects du merveilleux (*Breaking* 40). Quelques uns, identifiés par Ruth Bottigheimer comme des contes de « *restoration and rise* » (Bottigheimer 25) racontent la chute, puis la restauration du héros ou de l'héroïne de haute naissance. D'autres, comme *Le Petit chaperon rouge*, dépeignent les personnes d'une classe sociale inférieure. Les contes destinés à mettre en garde tirent leurs personnages de ce rang social.

En Allemagne, l'histoire du conte de fée est plus difficile à suivre. De la longue durée du système féodal, ainsi que de la géographie remplie de montagnes, de vallées et de fleuves résultent un pays divisé en plusieurs communautés isolées l'une de l'autre, chacune ayant son propre dialecte. Ce n'est qu'au XVI^e siècle, avec la Bible de Luther, que la langue fait ses premiers pas vers la standardisation. En bref, l'histoire de la littérature allemande commence au Moyen Age avec *Le Nibelungenlied*, d'un écrivain anonyme du XII^e siècle, qui raconte la chute des Burgondes aux mains des Huns. Au XII^e et XIII^e siècles il s'agit de contes arthuriens qui suivent le modèle de Chrétien de Troyes. L'exemple le plus connu est le conte *Perceval*, de Wolfram von Eschenbach. Il y a également à cette époque l'œuvre des minnesingers tels que Walter von der Vogelweide et son œuvre *Sous les tilleuls*. La période entre le XIV^e et XVI^e siècles est celle des troubadours, dont le plus célèbre est Hans Sachs. En outre des plus des quatre mille chansons qu'il a écrites, il a produit des pièces de carnaval, comme *Le Narrenschneiden*, qui toujours mises en scène aujourd'hui. Le XVI^e siècle est l'époque de Martin Luther qui, en plus de sa traduction allemande de la Bible, a écrit une

abondance d'hymnes. Après le début la Guerre de trente ans, qui commence en 1618 et menée pour la plupart sur la terre allemande, la région plonge dans l'obscurité littéraire pendant plus d'un siècle. Les deux tiers de la population trouvent la mort à cette époque, et la région est divisée en plus de trois cents principautés différentes. Isolés, anéantis par la guerre, les habitants n'accordent à la littérature qu'une importance secondaire. Il y a quelques poètes et écrivains de renommé à cette époque : Grimmelshausen, qui rédige les horreurs de la guerre dans le premier livre d'aventures allemand, *Simplicius Simplicissimus*, Gryphius, auteur du poème *Vanité des vanités*, une réflexion sur la nature éphémère de la vie et Opitz, le plus grand poète allemand de son temps et l'auteur du livre, *Traité de la poésie allemande*. Gryphius essaye, dans ce texte, de standardiser la langue allemande, comme l'a fait Martin Luther. En tout cas, c'est vers la fin du XVIIe siècle qu'on voit une renaissance de la littérature allemande. C'est aussi à cette époque qu'apparaissent pour la première fois les contes de fée, c'est à dire les contes traditionnels qui utilisent la magie, en forme écrite (*Zipes When Dreams* 37). Scherf identifie cinq sources différentes des 210 contes Grimm : des manuscrits anciens ; les amies de leur sœur, Lotte ; leurs amis du cercle Bokendorf ; Dorothea Viehman, la femme d'un tailleur et d'autres connaissances (183).

Une question qui trouble les spécialistes est de savoir si les contes dans les recueils de Charles Perrault et des frères Grimm trouvent leurs origines dans la culture populaire ou s'ils entrent plutôt dans la culture des masses après une introduction littéraire. Cette distinction est importante pour l'interprétation des histoires. Darnton dit que, si la source est folklorique, on peut considérer l'œuvre plus comme un document historique, contenant des renseignements sur les traditions et les coutumes du temps jadis

(cité dans Jones 98). Si, par contre, les contes ont été adoptés par les masses suivant une introduction littéraire, il serait plus utile de faire une analyse sociologique. On peut ainsi évaluer à quel point les écrivains, sortant de la classe savante, décrivent, comme suggère Benjamin, leur idéologie sociale (cité dans Zipes *Breaking 12*).

Des Recherches existantes

Les spécialistes acceptent que les contes de fée adressent des thèmes universels comme la famille, la transformation de l'adolescent en adulte et l'isolement. Parmi les nombreux spécialistes qui ont fait des recherches sur les contes de fée se trouvent Soriano, Darnton, Velay-Vallantin, Chartier, Propp et Swann. Il est impossible de faire des recherches sur les contes de fées traditionnels sans mentionner les chercheurs suivants des cinquante dernières années: Zipes, Bettelheim, Warner et Tatar. Maria Tatar, professeur des Langues et littérature allemandes et doyenne pour les Humanités à l'université d'Harvard, enseigne un cours intitulé *Fairy Tales, Children's Literature and the Culture of Childhood*. Marina Warner, historienne et femme écrivain prolifique, est connue pour, entre autres, son livre intitulé *From the Beast to the Blonde: On Fairy Tales and Their Tellers*. Jack Zipes, ex-professeur d'allemand à l'Université du Minnesota, a écrit un nombre considérable de livres sur les contes de fée, dont un très célèbre qui s'intitule *Breaking the Magic Spell*.

Un nom connu par toute personne disposant d'un éclairage sur les contes de fée traditionnels est celui de Bruno Bettelheim. Ce psychanalyste, rescapé des camps de concentration de la Seconde guerre mondiale, a passé des décennies aux Etats-Unis en travaillant avec des enfants autistes. A son Ecole orthogénique dédiée aux thérapies pour enfants autistes à l'Université de Chicago, son travail a permis à Bettelheim d'observer que les contes de fée traditionnels attirent de façon régulière l'intérêt des enfants. Il constate que la littérature joue un rôle crucial dans le développement de l'esprit de l'enfant. C'est de cette source que l'enfant apprend à utiliser son imagination pour

résoudre ses préoccupations de croissance (Bettelheim 25). Mais pour que ce qu'il lit accomplisse cet objectif, il faut que le texte « le divertisse et qu'il éveille sa curiosité » (Bettelheim 15). Bettelheim admet que le texte ne s'applique plus aux problèmes sociaux spécifiques de la jeunesse d'aujourd'hui. Néanmoins, il s'y agit de thèmes universels du « psyché de l'être humain », tels que le narcissisme, les défis œdipiens, les rivalités familiales, et la prise de conscience de la nécessité d'agir selon les principes moraux (Bettelheim 118). Il remarque que, parmi toute la littérature pour enfants, ce sont les contes de fées auxquels les enfants normaux et anormaux s'intéressent le plus (17). Suite à des recherches, il est arrivé à la conclusion que ces histoires traitent des thèmes tels que l'inceste, les rivalités fraternelle et sororale l'isolement dont les enfants s'inquiètent, en soient-ils conscients ou pas. Bettelheim trouve les contes remplis d'un symbolisme aux connotations sexuelles. Par exemple la clé sanglante de Barbe bleue représenterait un manque de fidélité sexuelle de la part de sa femme (Bettelheim 441) et l'essai de la pantoufle de verre de Cendrillon, allusion à l'acte sexuel (442). Bettelheim constate que c'est en considérant ces histoires que les enfants découvrent leurs propres méthodes pour négocier le chemin entre l'adolescence et l'âge adulte.

Marina Warner insiste sur l'importance du conte de fée en tant que fenêtre qui s'ouvre sur les réalités sociales. Elle suggère que toute œuvre sort forcément de son environnement sociohistorique, et que les situations familiales dans les contes sont d'une importance indéniable. Par exemple, elle mentionne le taux de mortalité féminine suite à l'accouchement, ce qui explique le grand nombre de belles-mères au temps jadis (Sermain 3). Marina Warner offre en outre d'importantes recherches au sujet de la représentation du personnage féminin dans les contes de fée. Ce qui est particulièrement

astucieux est le contraste qu'elle souligne entre les héroïnes dans les contes de Perrault et celles des contes de Mme D'Aulnoy, de Mme Le Prince Beaumont et de Mlle de L'héritier. Dans les contes de Perrault, les personnages féminins principaux ne font rien pour améliorer leur situation. Il leur faut un prince charmant dans *Cendrillon*, une marraine fée dans *La Belle au bois dormant* ou des frères dans *Barbe bleue*, par exemple, pour effectuer leur salut. Toutes sont belles et vertueuses. Elles incarnent l'idéal masculin de la femme. Les héroïnes des femmes écrivains, par contre, sont des personnages puissants, ce qui illustre une perspective féminine.

Maria Tatar examine le côté noir dans les contes des frères Grimm. Parmi les thèmes qu'elle étudie sont pour citer le meurtre, le cannibalisme et l'inceste. Née en Hongrie pendant la première moitié du XXe siècle, ses souvenirs de l'Allemagne sous les Nazis sont forcément remplis d'horreur. Tatar examine ces contes, témoins de l'esprit du peuple germanique, pour expliquer la juxtaposition entre la beauté et l'horreur produites par ce peuple. Elle propose que c'est peut-être la violence dans ces contes -- révélatrice d'un certain état primordial dans l'esprit germanique, le contraste entre le sublime et l'horrible -- qui explique comment le même pays qui a créé de belles œuvres comme celles de Beethoven, Wagner et Goethe ait pu concevoir l'holocauste (Lambert 37).

Jack Zipes maintient qu'il faut considérer les situations sociale, politique et culturelle pour l'évaluation de tout art. De plus, il constate que l'économie et les avancées dans la technologie sont à prendre en compte. En particulier, il s'intéresse aux effets de ce qu'Arno appelle « the culture industry (l'industrie de la culture)» (cité dans *Breaking 2*). Il croit que les contes traditionnels et littéraires, pris par les médias, sont

devenus des produits commerciaux au lieu des outils destinés à lier un groupe social déterminé. Cette « industrie de la culture » arrache les contes de leur contexte socioculturel originel et les diffuse dans une forme raccourcie. Plus le public moderne reconnaît un conte dans cette forme commerciale, moins il accepte d'autres versions personnalisées par le narrateur. Plus que la magie et le merveilleux, qui inspirent de l'espoir et aident à résoudre des conflits sociaux et émotionnels, la représentation des abus du pouvoir dans les contes de fée nous instruit et nous met en garde.

Aux moments où un groupe social d'un pays cherche un retour aux temps jadis, c'est à dire pendant des périodes de malaise sociale ou politique, le genre des contes de fée regagne de la popularité. C'est à ces moments cycliques où les recueils de Perrault et des frères Grimm bénéficient d'un accueil chaleureux. Il n'est pas surprenant, alors, qu'ils aient inspiré une profusion d'études variées. Cette analyse tentera de rassembler les recherches sur l'éducation, le taux d'alphabétisme et l'accès aux livres des classes inférieures en France et en Allemagne aux époques nommées pour mieux comprendre comment ces ouvrages ont pu atteindre un si grand public hors des classes supérieures.

L'Éducation française au XVIIe siècle

L'accès à une éducation jésuite gratuite et donc à l'alphabétisme pour les paysans remonte au temps d'Henri IV, au début du XVIIe siècle (de Dainville 493). Diverses actions de ce souverain, dont le règne dure jusqu'à 1610, indiquent qu'il soutient l'éducation de ses sujets. D'abord, c'est lui qui déclare son désir que chaque personne dans son royaume puisse bénéficier d'une « poule au pot » le dimanche. Deuxièmement, il démontre qu'il s'intéresse à l'éducation de tous ses sujets, soient-ils catholiques ou huguenots. Henri IV, huguenot converti pour devenir roi, signe l'Edit de Nantes en 1598, qui garantit la liberté religieuse pour les pratiquants de la religion Réformée. Dans l'article XI de cet édit « Ordonnons qu'il ne sera fait différence ni distinction, pour le fait de ladite religion, à recevoir les écoliers pour être instruits ès universités, collèges et écoles... » (Barbiche article XI). Ces efforts sociaux de la part du roi expliquent peut-être le fait que bien des membres du tiers-état - des marchands, des cordeliers et des pâtisseries par exemple - peuvent lire à un niveau quelconque dès cette époque (Febvre et Martin 263). Le règne d'Henri IV est alors un temps de prospérité, où les personnes des classes moyennes peuvent développer la capacité de lire.

Les recherches du spécialiste de Dainville précisent la pensée des classes instruites sur l'éducation universelle accordée par Henri IV. *Le Mercure François* de 1624, par exemple, observe que trop de personnes vont au collège avec l'intention d'améliorer leur situation sociale (cité dans de Dainville 467). Les classes sociales supérieures estiment que les personnes de rang social inférieur n'ont pas le droit ni de lire

ni d'écrire (475). Le cardinal Richelieu a peur, d'ailleurs, que les personnes instruites n'écoutent ni obéissent plus, et qu'elles soient « remplies d'orgueil » (475).

Les règnes de Louis XIII et Louis XIV sont, donc, des époques où le gouvernement essaye de freiner le niveau d'éducation des classes moins aisées. Le recrutement d'étudiants au collège jésuite de Bordeaux chute de sept cent quatre-vingt élèves en 1668 à six cent cinquante en 1685 et à trois cent quatre-vingt-onze en 1701, cependant de Dainville constate que cette baisse est due plutôt aux guerres et à la misère qu'aux efforts de Richelieu et Mazarin de freiner l'éducation universelle (489). Chantrel mentionne aussi la baisse de la population pendant l'Ancien Régime (458). Les recherches de Chartier et d'autres suggèrent quand même fortement que la population de lecteurs aux XVIIe et XVIIIe siècles inclut des personnes des classes inférieures aussi bien que des classes supérieures (Chartier *Lectures* 88).

L'Alphabétisme aux XVIIe et XVIIIe siècles

Estimer le taux d'alphabétisme en France est difficile parce qu'aucune étude sur ce sujet n'a été réalisée pendant l'Ancien Régime. Pour estimer le nombre, les chercheurs considèrent les livres dans les inventaires des biens héréditaires des décédés. Chartier cite les résultats d'une étude de d'Albert Barre qui situent le pourcentage d'alphabétisme aux alentours de 20 pourcent dans les centres urbains. Par exemple, dans la ville représentative d'Amiens, 887 parmi 4 442 inventaires après décès précisent la présence des livres (Chartier *Lectures* 89). Il y a des indications d'alphabétisme dans toutes les classes sociales, bien que le nombre de livres dans les inventaires tombe d'une façon impressionnante dans les classes inférieures. Parmi les « gens de robe », identifiés par Roche comme les clercs, les nobles et les officiers (cité dans Chartier *Lectures* 88), le pourcentage est dans les 70 pourcent. Ce pourcentage baisse à 11,6 pourcent pour les marchands et artisans (Barre cité dans Chartier *Lectures* 89). Les dossiers ne spécifient pas le genre de ces personnes, mais, étant donné le statut des femmes à cette époque, il est probable qu'il s'agisse pour la plupart d'hommes.

Un autre spécialiste, Siddle, analyse le taux d'alphabétisme dans la région rurale de la Savoie. D'abord, on peut y remarquer l'abondance de notaires à cette époque. Non seulement savent-ils lire et écrire mais on peut imaginer qu'au moins quelques uns de leurs clients le savent aussi. Voltaire prend comme indication de la capacité à lire la capacité d'écrire son nom et l'estime à trente-sept pourcent en 1789 (cité dans Bollème 16). Pour calculer le nombre de ces personnes les chercheurs comptent les signatures

dans les dossiers des notaires. C'est une mesure d'alphabétisme qui ne serait pas considérée comme « fonctionnelle » aujourd'hui.

Une limitation de cette méthode est qu'une chute dans l'infrastructure, comme par exemple dans une période de guerre, risque de limiter ou de détruire les traces de l'alphabétisme sans qu'il y ait de changement dans le niveau actuel (Vincent 413). Bollème rappelle, de plus, qu'il y a des gens qui peuvent lire sans pouvoir écrire (18). Schenda précise que les événements politiques et sociaux troublants, tels qu'il y en a vers la fin du XVIIIe siècle, mènent à un fort accroissement dans le taux d'alphabétisme (131). Il mentionne, pour illustrer l'étendue de la population sachant lire, un jeune paysan de la Lorraine, nommé Valentin Jamerey-Duval, qui a appris à lire des personnes qu'il nomme des « jeunes gens » (Schenda 135). La classe sociale de ces personnes n'est pas indiquée, donc, il peut s'agir d'autres paysans ou des membres d'une classe sociale plus élevée. L'œuvre de Siddle soutient qu'un certain nombre de paysans de la Savoie savent déjà lire au XVIIe siècle. Comme indication du niveau d'alphabétisme, il mentionne la quantité de documents légaux que l'on trouve dans les dossiers des paysans, non seulement dans les registres de mariage, mais aussi dans les documents liés à la possession de terre. Le fait qu'il s'agit de possession de terre indique que ce ne sont pas les paysans les plus pauvres. Parmi les effets d'un paysan nommé Maurice Suscillon du Bois en 1740, on trouve une petite bibliothèque de livres dévotieux, indice qu'il y a au moins une personne dans sa famille qui sait lire. C'est également une indication qu'il y a du commerce en matière imprimée dans la classe paysanne riche à cette époque (Siddle 24). Les recherches de Chartier dans des régions urbaines et Siddle dans la Savoie soutiennent l'idée qu'il y a au moins un certain taux d'alphabétisme dans toutes les

classes sociales aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Davis estime, de plus, que déjà au XVIe siècle, à peu près les deux tiers des apprentis artisans dans l'imprimerie et le cuir à Lyon, centre de l'imprimerie, savent lire (51).

Ces recherches sont pourtant peu complètes pour établir la diffusion de livres à cette époque pour trois raisons : premièrement, il y a des personnes qui ne sont pas capables d'écrire leur nom, mais qui peuvent quand même lire les étiquettes et les affiches en ville ; deuxièmement, grâce à la coutume de lire à haute voix en groupes, bien des personnes connaissent la littérature courante tout en étant analphabètes et troisièmement, le commerce du colportage suggère que de nombreux paysans du tiers-état possèdent des livres bon marché issus de la Bibliothèque bleue. L'indication dans ces renseignements est, donc, que la possibilité existe que le taux d'alphabétisme puisse être encore plus haut que ce qu'indiquent les recherches de Chartier et de Siddle.

Admettant la possibilité qu'un pourcentage de la population plus élevé que prévue dispose de la capacité de lire, est-ce qu'elle peut accéder à la littérature populaire ? Il serait utile d'examiner la manière par laquelle les masses pouvaient se familiariser avec les contes littéraires de Perrault.

Le Colportage et la Bibliothèque bleue

Quelques tentatives de la part du gouvernement du XVII^e siècle illustrent ses efforts pour contrôler la vie religieuse et intellectuelle en France (Martin 31). Pour maintenir la qualité de la littérature distribuée au XVII^e siècle, le ministre Richelieu crée l'Académie française en 1635. Darnton explique qu'une mesure supplémentaire que prend Colbert en 1666 est d'accorder des privilèges à un petit nombre de familles de «maîtres imprimeurs libraires ». Non seulement les éditions autorisées sont exemptées des impôts mais les imprimeurs qui ne disposent pas d'un privilège n'ont l'autorisation ni de produire ni de vendre des livres (186). Un résultat de cette situation est que les livres produits sont d'une qualité et ainsi d'un prix qui empêchent la plus grande partie de la population d'y accéder (Chartier *Frenchness* 10). Il en résulte de plus des statistiques initiales fausses de l'alphabétisme puisqu'on ne considère comme indication de la capacité de lire que les livres autorisés (Bollème 16).

Un phénomène qui présage un taux d'alphabétisme plus haut que préalablement pensé, naît à Troyes au début du XVII^e siècle et continue dans d'autres villes sur les frontières jusqu'au XIX^e siècle : l'édition en masse de livres de la Bibliothèque bleue (Bollème 8). Les colporteurs, puis les marchands merciers vendent ces éditions aux foires et aux marchés. Selon Mandrou, les livres sont imprimés sur un papier « granuleux, qui boit l'encre, mal brochés d'un simple fil... » (18). L'imprimeur Nicolas Oudot est le premier à produire ces ouvrages à couverture bleue, imprimés sur du mauvais papier. D'une qualité inférieure, ces livres ne durent pas longtemps et donc ne contribuent pas à ces chiffres officiels d'alphabétisme. Mandrou constate que ces

publications, qui se vendaient à un ou deux sous, ne sont pas à compter non plus dans les inventaires d'après le décès, parce qu'elles ne durent pas longtemps (18). Le nombre d'imprimeurs et la réglementation destinée à minimiser la distribution de leurs éditions indiquent, néanmoins, qu'il y a un public important qui accueille cette littérature. Bollème cite comme preuve de l'importance de la diffusion de ces livres des commentaires de Perrault. En faisant référence à la Bibliothèque bleue, il mentionne « une vente défiant toute concurrence » et prédit que les satires de Boileau « ne se vendront jamais comme Jean de Paris, Pierre de Provence ... », deux titres dans la Bibliothèque bleue (10). Bollème ajoute que le nombre de colporteurs, les distributeurs de ces produits, augmente de quarante-cinq en 1611 à cent vingt en 1711, signe de l'accroissement dans la distribution des livres (12). Pour tenter de limiter la diffusion de ces livres non autorisés, on exige en 1723 que les colporteurs « sachent lire et écrire », et en 1725 qu'ils « portent une plaque spéciale ». Encore plus sévère, un édit de 1757 « punit de la peine de mort le colportage de livres clandestins » (Bollème 13). Bien qu'il n'y ait pas de chiffres exacts pour calculer le pourcentage de la population capable de lire, ces efforts à régler la vente d'éditions de la Bibliothèque bleue suggèrent qu'il était un phénomène assez important.

La plupart des livres autorisés écrits au XVIIe siècle et en effet presque toute la littérature des siècles précédant, sont à destination du lecteur de la noblesse ou de la haute bourgeoisie. Ils utilisent donc un langage soutenu et adressent les thèmes privilégiés par les personnes de ces classes sociales (Mandrou 24). Les éditeurs de la Bibliothèque bleue, au lieu de chercher des textes dirigés vers un public moins instruit, modifient simplement les textes existants. Ces ouvrages sont déjà vieux au moment où ils

apparaissent dans le catalogue de la Bibliothèque bleue, donc, la littérature qu'abordent les masses est celle que les classes savantes ont lue au moins un siècle avant. Dans les premières éditions il s'agit de livres de piété, de romans de chevalerie, d'almanachs et de bréviaires d'éducation (Mandrou 24). Bollème précise que les contes de Perrault et de Mme d'Aulnoy entrent dans le catalogue de la Bibliothèque bleue vers la fin du XVIIIe siècle (10). Des écrivains anonymes éditent les textes pour les rendre prêts à imprimer. Il n'est pas possible d'examiner les modifications faites par ces auteurs, parce que les livres de la Bibliothèque bleue de cette époque n'existent plus. L'adoption des textes existants est intéressante du point de vue de l'interprétation du lecteur. Forcément, un lecteur moins éduqué comprendra le contenu de façon différente de celle d'un lecteur bien éduqué. Chartier et Gonzales constatent que certains textes, comme les contes de fée de Perrault, s'adaptent mieux à de multiples interprétations que d'autres (Chartier et Gonzales 56). Par surcroît, ces spécialistes citent les recherches de Chartier qui croit que le texte conserve sa forme lorsque la civilisation évolue (cité dans Chartier et Gonzales 56). Il faut donc examiner non seulement le texte de l'écrivain, mais la formation du lecteur pour comprendre comment il le saisirait. Une analyse dans ce travail montrera comment Perrault a utilisé son talent pour produire des textes destinés à plaire à des lecteurs de toutes les classes sociales.

Les masses, accédant aux œuvres de la Bibliothèque bleue, commencent à lire les contes de fée vers la fin du XVIIIe siècle. Le contenu dans les livres de cette bibliothèque est démodé, étant donné que les éditeurs doivent attendre des années pour pouvoir accéder à ces œuvres. De plus, il faut du temps pour que des auteurs anonymes réécrivent les histoires. C'est alors au XVIIIe siècle que ces contes littéraires, destinés à

des auditeurs et des lecteurs savants atteignent un nouveau public qui en tire des messages selon sa situation sociale et son niveau d'éducation. L'existence de la Bibliothèque bleue prouve donc que les classes moins aisées peuvent accéder aux livres, bien qu'ils soient de moindre qualité. Cette analyse rassemble les recherches de quelques spécialistes qui montrent qu'il y a pour la population défavorisée une situation sociale qui lui permet d'apprendre à lire, ainsi que les recherches d'autres spécialistes qui proposent que l'alphabétisme existe dans toutes les classes sociales. De plus, l'existence de la Bibliothèque bleue explique comment le recueil de Perrault atteint les lecteurs des masses. Il reste à examiner les raisons pour lesquelles cette œuvre soutenue plaît aux lecteurs appartenant aux classes moins aisées aussi bien qu'aux classes aisées. Un aperçu sur la situation politique du XVIIe siècle révélera qu'il y a ce climat de mécontentement parmi certaines classes sociales qui est normalement à l'origine de la production de contes de fée.

La Situation sociopolitique au XVIIe siècle

Les contes de fée tendent à apparaître à des moments où le système économique d'un pays évolue du féodalisme au capitalisme (Zipes *Breaking* 10). Pendant cette période d'instabilité, un groupe social utilise ce genre littéraire pour critiquer la situation sociopolitique (Zipes *When Dreams* 42). Zipes ajoute, de plus, que chaque communauté modifie le contenu pour refléter ses besoins particuliers (8). La France de la fin du XVIIe siècle se trouve dans une situation économique et sociale problématique où les nobles aussi bien que les paysans sont mécontents. Bien que les difficultés économiques du tiers-état au XVIIe siècle soient énormes (Barkey 699), ce travail examine la situation des nobles puisque c'est à ce groupe social que s'adresse l'œuvre de Charles Perrault à cette époque. Les nobles ne sont pas contents vers la fin du XVIIe siècle pour plusieurs raisons. D'abord, la centralisation du pouvoir les éloigne du roi. Deuxièmement, l'éducation du tiers-état au cours du siècle et la politique sociale de Louis XIII ont pour conséquence une réorganisation de l'ordre social. La mortalité et l'émigration de cette partie de la population dues à l'échec économique se traduisent par une baisse de revenus pour l'état (Chantrel 462). Finalement, les exigences de la vie à la cour de Louis XIV laissent les nobles largement appauvris.

Les cardinaux Richelieu et Mazarin essayent, au cours du siècle, d'abolir l'indépendance des nobles (Soll 308). Pour ce, le roi envoie dans les provinces des députés de Paris qui sont censés promulguer ses lois. Ces émissaires s'intéressent uniquement aux désirs du monarque. Karen Barkey interprète ce moyen de centralisation comme une vue à long terme. L'idée est de transformer de façon radicale le style de

gouvernement en isolant complètement le roi de ses sujets, soient-ils nobles ou communs. Cette preuve d'indifférence de la part du roi aboutit à mettre en colère deux classes sociales normalement opposées l'une à l'autre, jusqu'au point où elles s'allient contre le roi : les nobles et les paysans. En France, la présence de personnes venant de l'extérieur pour gouverner crée une atmosphère universelle de mécontent dans les provinces. Les nobles et les paysans tendent à se lier contre le pouvoir central. Comme preuve, Barkey cite le nombre de révoltes violentes paysannes en France à cette époque (700).

Deux programmes sociaux qui ont une influence importante sur les revenus au XVIIe siècle sont l'éducation et la vente de charges. Le recrutement universel à une éducation gratuite instauré à l'époque d'Henri IV a des répercussions radicales pour l'économie française. D'abord, les élèves paysans sortant des collèges cherchent souvent une promotion sociale. Quelques uns accèdent aux niveaux les plus élevés de leurs professions, certains deviennent des membres du clergé et plusieurs quittent la France pour s'enrôler dans des armées étrangères (Parks cité dans Siddle, 24). D'autres « enfants de basse couche » poursuivent les professions libérales et les charges (de Dainville 493). Giesey a fait des recherches détaillées sur la transformation des offices vénales au XVIIe siècle. La vente des charges est un programme social instauré sous Louis XIII qui modifie de façon radicale les coutumiers, c'est à dire les lois coutumières d'héritage pour les paysans (272). Selon l'Edit de la Paulette de 1604 les personnes de la petite bourgeoisie peuvent acheter des charges. Ces charges deviennent transmissibles et celui qui retient sa charge pendant trois générations devient noble (Smith 401). Au lieu de les accorder pour créer de bonnes relations sociales ou politiques, le roi vend les charges à qui peut payer les frais. Donc, les petits bourgeois commencent à infiltrer les

classes plus aisées. De plus, ces personnes quittent la population active, c'est-à-dire la population qui paie des impôts, et rejoignent la population qui ne les paie pas (Fleury et Valmary 489). En conséquence, la France subit une réduction dans ses revenus. Donc, des changements dans les situations économique et sociale se traduisent par un affaiblissement du système fiscal de la France ainsi que par une réduction dans les privilèges des nobles.

Aux États Généraux de 1614 les nobles disent au roi qu'ils ne peuvent pas servir « celui qu'ils ne connaissent pas » (Smith 403). La tradition familiale apprend aux nobles les qualités comme la générosité, la fidélité et l'affection (Motley cité dans Smith 400) et c'est grâce à ces qualités qu'ils servent bien leur souverain. *La Véritable conduite du courtisan généreux*, de 1649, met en forme écrite la tradition française qui veut que les nobles jouissent d'un accès libéral au roi. Ils lui rendent de petits services et en récompense, il leur accorde des cadeaux ou des positions prestigieuses (cité dans Smith 401). Du Plessis, un noble lui-même, précise que les personnes des classes inférieures sont incapables de posséder ces qualités parce qu'ils doivent gagner leur vie au lieu de les apprendre (cité dans Smith 400). Il est donc mieux pour le roi de s'entourer de nobles qui comprennent comment le servir. Les efforts de Richelieu et Mazarin pour centraliser le pouvoir du roi se manifestent par son détachement des nobles. Là où les nobles avaient une relation personnelle avec le roi, il y a maintenant une séparation. Les invitations à dîner ou à participer à la chasse royale, par exemple, diminuent énormément (Smith 403). Les nobles se trouvent face à un changement radical dans l'ordre social sous Richelieu et Mazarin. La situation évolue encore au moment où Louis XIV commence son règne personnel.

Auparavant, le concept de l'état veut simplement dire une région géographique sous un seul monarque mais où les nobles jouissent d'un pouvoir autonome (Smith 396). Au cours du siècle, le système féodal se transforme en monarchie absolue, jusqu'au point où Louis XIV déclare que « L'état, c'est moi ». Pour assurer une souveraineté catégorique il effectue un certain nombre de programmes sociaux. D'abord, il réinstalle le don de charges. Les nobles qui veulent bénéficier des privilèges sont obligés de rester au palais de Versailles pour faire preuve de leur loyauté. De nouvelles recherches indiquent que les nobles soutiennent d'abord cette centralisation de pouvoir pour avoir un gouvernement plus stable (Smith 396). Mais, encouragés à vivre dans un style de luxe et à passer la plupart de leurs temps au service du roi, ces sujets voient leur pouvoir et leurs fortunes réduits jusqu'au point où ils sont complètement dépendants du roi (Saint-Simon *Life at Versailles* paragraphe 6). Les privilèges sont rétablis, mais à quel prix ?

Vers la fin du siècle, la vie à Versailles devient austère, grâce à l'influence de Mme de Maintenon, la maîtresse pieuse du roi (Zipes *When Dreams* 42). Les nobles se trouvent dans une situation économique précaire et une situation sociale ambiguë. Il n'est pas surprenant, alors, que les contes de fées, écrits par Charles Perrault, Mme d'Aulnoy et d'autres membres des salons littéraires apparaissent à cette époque. Un aperçu sur quelques éléments stylistiques dans les contes des femmes écrivains de contes de fées du XVIIe siècle éclairera leurs objectifs en créant ces œuvres. Bien que les contes de Mme D'Aulnoy jouissent d'une célébrité importante en France même aujourd'hui, c'est la collection de Charles Perrault qui est l'œuvre littéraire française la plus répandue de toutes époques. Comparer les œuvres des femmes écrivains et de Perrault révélera des différences stylistiques qui expliqueront ce phénomène.

Le Commentaire social dans les contes de Mme d'Aulnoy

C'est au début du XVII^e siècle que les salons littéraires commencent à se multiplier, avec celui de Mme de Rambouillet. Etablis en ville par des femmes savantes, les salons deviennent vite des centres de discussion où les membres de la noblesse et de la haute bourgeoisie peuvent parler librement. Dans ces maisons particulières les grands intellectuels du jour se rassemblent pour discuter des idées et pour partager leurs œuvres écrites. Ce sont des lieux éloignés de la cour, où les personnes bien nées sont relâchées de l'influence répressive du roi. Lire ses œuvres écrites et raconter des histoires fantastiques fait partie de la tradition salonnière. Vers la fin du XVII^e siècle, tandis que la brillance du siècle de Louis XIV diminue de plus en plus, les salonniers s'amuse en créant des contes fantastiques qui critiquent les problèmes sociopolitiques du jour. En 1690, Mme D'Aulnoy, qui tient son propre salon, fait publier le premier conte de fée, *L'Ile de la félicité*. Cette œuvre est suivie en 1696 des *Œuvres Meslées* de Mlle de Lhéritier, des *Contes des Contes* de Mlle de la Force, des *Illustres Fées* du Chevalier de Mailly et en 1697 des *Histoires ou contes du temps passé avec des moralités* par Charles Perrault. Tous expriment le désir d'avoir une situation sociale meilleure (Zipes *When Dreams* 37). Les ouvrages des femmes écrivains de cette période sont intéressants du point de vue féministe, parce qu'ils révèlent les préoccupations des femmes à cette époque.

Les contes de Mme D'Aulnoy sont écrits d'une perspective féminine, et sont remplis de critiques sociales et politiques explicites. Les citations des contes de fée dans le reste de ce chapitre sont du livre *Contes de fées* par Perrault, d'Aulnoy et Leprince de

Beaumont et se réfèrent aux contes de Mme D'Aulnoy. Dans *La Fille aux cheveux d'or*, par exemple, l'ambassadeur du roi voisin demande à la princesse de se marier avec son souverain. Il est intéressant que l'ambassadeur s'adresse à la princesse et pas à son père. En fait, le roi son père n'existe pas du tout dans l'histoire sauf dans la première phrase, « Il y avait ...la fille d'un roi... » (129). Le fait qu'elle répond à l'ambassadeur qu'elle « n'avait point envie de se marier » (130) la décrit comme une femme indépendante. Normalement à cette époque, c'est le père qui décide de donner sa fille en mariage. Le reste du conte donne l'impression que c'est la princesse qui règne. Ses femmes « s'empressaient de la parer comme une reine » (139), puis elle « monta sur son trône » (140). Quand la princesse raconte l'histoire d'un autre prince qui veut l'épouser, elle dit qu'il « désolerait mon royaume » et qu'il « tue tous mes sujets » (143-144), laissant comprendre que c'est elle qui s'assied sur le trône. Finalement, la princesse constate à Avenant qu'elle l'aurait « fait roi » s'il l'avait voulu, indication de son pouvoir (153). C'est une critique de la loi salique, qui interdit que les femmes montent sur le trône. En fait, cette loi, qui date au moins du temps de Clovis, est destinée plutôt à substituer « à la vengeance personnelle la notion de transaction » dans la procédure criminelle (La Loi salique paragraphe 2). Au XIV^e siècle, les Valois adoptent et réinterprètent cette loi pour qu'elle permette la succession au trône seuls à la seule descendance masculine. De plus, la princesse du conte donne à Avenant trois tâches à accomplir avant qu'elle ne considère sa proposition. D'abord, elle lui demande de lui apporter une bague « qui tomba par malheur dans la rivière » et qu'elle chérit « plus que (son) royaume » (Perrault, d'Aulnoy et Leprince de Beaumont, Contes de fées 140). Deuxièmement, elle exige qu'Avenant lui apporte la tête du prince Galifron et troisièmement, qu'il lui apporte « de l'eau de la

grotte ténébreuse » qui à « six lieus de tour ; on trouve à l'entrée deux dragons (et) ...un grand trou...plein de crapauds, de couleuvres et de serpents » (149). Cette héroïne diffère de celles de Perrault puisque c'est elle qui dirige l'action de l'histoire.

Dans la narration et la description des personnages d'Aulnoy ajoute des critiques explicites de la société de l'époque et implicites du roi. A une époque où le personnage du roi dans la littérature est toujours noble, d'Aulnoy décrit un monarque doté des caractéristiques telles que l'orgueil et l'hypersensibilité. Mme d'Aulnoy critique le roi voisin qui « ne doutait pas que la Belle aux Cheveux d'Or ne consentît à ce qu'il souhaitait » (130). Son héroïne ne s'intéresse pas aux attentes de cet homme. Le roi que sert Avenant est un homme qui « se mit à pleurer comme un enfant » quand il apprend le refus de la princesse (131). Ce souverain est en outre un personnage qui se laisse facilement diriger par ses sujets. L'écrivain critique les personnes de la cour qui racontent de fausses histoires pour apaiser leur jalousie. Les courtisans dans cette histoire disent au roi, « Sire, vous ne savez pas ce que dit Avenant ? » et le roi se « met en colère, en colère tant et tant, qu'il était hors de lui » (131). Suivant la tendance à l'époque de Louis XIV d'emprisonner des personnes utilisant les lettres de cachet, le roi exige qu'on mette Avenant « dans ma grosse tour, et qu'il y meure de faim » (132). Cette femme écrivain dépeint les personnages de la cour comme ceux qu'il y a à la cour de Versailles.

Les critiques sociales explicites ne manquent pas dans son œuvre. Quand il aperçoit le corbeau poursuivi par l'aigle, Avenant observe, « comme les plus forts oppriment les plus faibles » (137). Puis, en sauvant le hibou du filet, il dit que « les hommes ne sont faits que pour s'entre-tourmenter, ou pour persécuter de pauvres animaux qui ne leur font ni tort ni dommage » (138). Une critique plus sournois se

trouve dans la description de l'eau dans le cabinet du roi qui « servait à faire mourir les princes et les grands seigneurs quand ils étaient criminels ; au lieu de leur couper la tête ou de les pendre, on leur frottait le visage de cette eau...ils ...ne se réveillaient plus » (155).

Il est clair que les lecteurs ciblés sont les gens de la cour. La grande quantité de dialogue imite ceux des salons et l'imagerie et les descriptions évoquent une vie aisée. Par exemple, dans le conte, *La Chatte blanche*, le narrateur raconte qu'il « courait ...certains bruits que (les fils du roi) cherchaient à s'acquérir des créatures, et que c'était pour lui (le roi) ôter son royaume » (225). Puis, tandis que le fils aîné entre pour la première fois dans le château de la chatte, les deux mènent une conversation remplie d'esprit.

- Madame la Chatte, dit le prince, vous êtes bien généreuse de me recevoir avec tant d'accueil ; mais vous ne me paraissez pas une bestiole ordinaire ; le don que vous avez de la parole et le superbe château que vous possédez en sont des preuves assez évidentes.
- Fils de roi, reprit la Chatte Blanche, je te prie, cesse de me faire des compliments ; je suis simple dans mes discours et dans mes manières, mais j'ai un bon cœur. Allons, continua-t-elle, que l'on serve, et que les musiciens se taisent, car le prince n'entend pas ce qu'ils disent. (234)

La chatte mentionne aussi « des poètes qui ont infiniment d'esprit » (234). On a le sentiment d'écouter deux membres de la cour se parler. Les images servent aussi à évoquer un sentiment de luxe. Le roi accueillit ses fils « dans son cabinet » (225), puis exprime son désir d'avoir « un petit chien adroit, joli et fidèle » pour lui tenir « bonne compagnie » (226). Avant de partir, les trois fils se réunissent dans un château avec « leurs plus confidents » (226). Le cadet achète « des lévriers, des dogues, limiers, chiens de chasse, épagneuls, barbets, bichons » (227). D'autres animaux dans les contes

incluent « un singe, le plus beau et le plus supère qui se soit encore vu » dans *La Chatte blanche* (227) et dans *La Belle aux cheveux d'or*, il y a « une grosse carpe dorée » (134), un « gros aigle » et « un hibou bien affligé » (137). Dans la description du château de la Chatte blanche, le narrateur mentionne les aventures de « *Peau d'Ane*, de *Finette*, de *l'Oranger*, de *Gracieuse*, de *la Belle au bois dormant*, de *Serpentin vert* et de cent autres », plusieurs contes que connaissent les lecteurs destinataires (228). Dans ces exemples, l'écrivain s'adresse franchement à une population savante. Les descriptions détaillées dépeignent les idéaux nobles de cette époque. Le fils cadet dispose de tous les traits d'un honnête homme.

Il était gracieux ; il avait l'esprit gai et réjouissant, la tête admirable, la taille noble, les traits réguliers, de belles dents, beaucoup d'adresse dans tous les exercices qui conviennent à un prince. Il chantait agréablement, il touchait le luth et le téorbe avec une délicatesse qui charmait ; il savait peindre ; en un mot, il était accompli, et pour la valeur, cela allait jusqu'à l'intrépidité. (227)

Dans le conte *La Belle aux cheveux d'or*, Avenant « avait une écritoire dans sa poche, et quand il lui venait quelque belle pensée » il descend de son cheval pour écrire (134).

Les contes des femmes écrivains sont donc destinés à amuser un public savant en imitant la conversation courante et en suscitant des images et des idéaux des classes aisées. Il est évident dans ces exemples que cette femme écrivain présente ses idées sur le traitement des femmes, le comportement du roi et la société de la cour dans des termes extrêmement clairs. Une étude de quelques contes de Perrault signalera comment il utilise un style qui lui permet de faire des commentaires sociaux de manière plus implicite. Il adopte un langage plus simple pour dessiner une société où tous les personnages agissent de la manière attendue par la noblesse de l'époque.

La Contribution unique de Perrault

Les contes de Perrault ont quelques aspects en commun avec les autres écrivains de contes de fée de cette époque. Ses histoires s'adressent également à des lecteurs des classes supérieures et, en tant que tels, usent d'un langage soutenu. Ses personnages, aussi, renforcent la hiérarchie sociale. La structure des contes de Perrault, néanmoins, est plus formelle et ses commentaires sociaux sont plus implicites que ceux des autres conteurs. Alors que les femmes écrivains présentent leurs commentaires « féministes » et sociaux, Perrault cherche à soutenir une autre conviction. Il essaye de démontrer à quelques écrivains célèbres de l'époque que la tradition française offre autant de possibilités littéraires que celle des grecs et des romains.

En 1687 Charles Perrault écrit *Le Siècle de Louis le Grand*, un poème qui compare le règne du Roi Soleil à celui d'Auguste. Les vers, « la docte Antiquité dans toute sa durée , À l'égal de nos jours ne fut point éclairée » (Perrault *Quarrel* paragraphe 4), mettent en évidence son point de vue. A noter le fait que la tendance à cette époque est d'émuler le style littéraire classique. Les écrivains célèbres du jour, Racine, La Bruyère et Boileau par exemple, transmettent leurs messages par le biais d'une histoire tirée des mythes grecs ou romains. Les personnages sont issus de l'Antiquité, et la structure suit les règles de la tragédie d'écrivains tels qu'Euripide. Les pièces de Racine, comme la tragédie *Phèdre*, de 1677, sont écrites en alexandrins, et respectent les trois unités de temps, de lieu et d'action. Les pièces commencent in media res, et représentent un moment spécifique qui révèle la faiblesse tragique du héros. Perrault, dans son poème, suggère que le règne de Louis XIV a autant de valeur

historique que l'Antiquité (Zipes *When Dreams* 37). Il poursuit son poème par ses fameux *Parallèles des anciens et de modernes*, publiés en quatre volumes entre 1688 et 1697. Dans cet argumentaire il constate que la littérature et les traditions du Moyen Age peuvent offrir autant de sagesse que celles des Grecs et des Romains. Une analyse de ses contes de fée révèle un langage simple, quoique moderne. De plus, ses contes suivent la formule folklorique identifiée par Propp. Les histoires adressent des thèmes sérieux, mais avec des personnages modernes. Les contes de fée de Perrault sont donc des ouvrages qui servent à amuser les lecteurs salonniers tout en soutenant la position moderne de Perrault qu'il y a de la valeur dans la tradition française. Une analyse des contes de Perrault montrera comment son style diffère de celui des femmes écrivains, ainsi que les éléments stylistiques qui rendent son œuvre accessible aux lecteurs de toutes les classes sociales.

La Belle aux cheveux d'or, *L'Oiseau bleu* et *La Chatte blanche* de Mme D'Aulnoy ont respectivement 28, 66 et 69 pages dans l'édition Hachette de 1905. *La Belle et la bête* et *Le Prince chéri*, de Mme Leprince de Beaumont, en ont 26 et 21 chacun, dans la même édition. Ces contes, bien que remplis d'aventures, sont écrits dans un style qui ne facilite pas une présentation orale. Ce sont surtout des contes littéraires, destinés à une lecture en groupe. Par exemple, dans *La Chatte blanche* de Mme d'Aulnoy, le roi oblige ses fils à accomplir trois tâches pour pouvoir mériter sa couronne. Chaque aventure prend énormément de temps. Les citations dans ce paragraphe sont extraites du livre *Contes de fées* de Perrault, d'Aulnoy et Leprince de Beaumont. La recherche « d'un petit chien adroit, joli et fidèle » (226) prend dix-sept pages, celle « d'une pièce de toile si fine, qu'elle passât par le trou d'une aiguille... » (242) en prend

dix et la dernière tâche, celle de se marier avec « la plus belle fille » (252), se raconte en quarante pages. Le conte est rendu encore plus complexe par une seconde histoire encadrée dans la troisième tâche : celle du mystère de la Chatte blanche. En revanche, les contes de Charles Perrault le modèle du paradigme dont parle Propp, trouvé dans les contes oraux, qui les rend facile à raconter.

Les contes de fée sont écrits selon des règles aussi strictes que celles de la tragédie classique, bien que différentes. Les recherches de Propp, explicitées dans son œuvre, *Morphology of the Folk Tale* de 1968, démontrent que l'on peut identifier trente-et-une caractéristiques dans les contes de fée, et qu'elles se trouvent dans un ordre invariable dans les contes. Zipes simplifie et catégorise ces traits dans *When Dreams Came True*. D'abord, le protagoniste part en voyage figuratif ou littéral avec une tâche à accomplir. Puis, il rencontre soit un personnage mystérieux, soit l'antagoniste, soit trois créatures différentes que le héros aide ou qui lui rendent un service. Une péripétie précipite une chute dans la fortune du protagoniste, mais il triomphe de cette situation grâce à des cadeaux. Le méchant est puni et le héros trouve le mariage, la bonne fortune ou la sagesse. Les contes folkloriques commencent avec une phrase telle que « il était une fois » et se terminent de façon heureuse (3-4). Ce paradigme est essentiel pour aider le conteur dans sa narration (Zipes *When Dreams* 3).

Les contes de fée de Charles Perrault apparaissent en 1697 et représentent le premier recueil de ce genre de littérature à connaître une renommée universelle (Rawl 373). Selon Jean, les contes de Charles Perrault représentent « le plus grand succès de l'histoire littéraire de la France » (Jean 282). Pendant la vie de Perrault, le recueil sera republié en huit éditions, preuve d'un grand nombre de lecteurs. La réussite économique

des contes était inattendue. Il est possible que la réception enthousiaste de la classe populaire signale un désir d'échapper aux privations de leur vie quotidienne (Nitschke 168). L'œuvre de Perrault est exceptionnelle du fait qu'elle plaît aux masses aussi bien qu'aux nobles, qui regardent avec dédain la vie bourgeoise (Jean 277). Une analyse de quelques contes du recueil de Perrault fera ressortir des éléments variés qui attirent des lecteurs des classes supérieures aussi bien que ceux des classes inférieures. Harries observe que, contrairement aux textes de Mme d'Aulnoy et de Mlle de Lhéritier, qui gardent exprès un langage précieux, les paroles de Perrault sont plus standardisées (Partie I, paragraphe 2). Ceci permet aux lecteurs du peuple, même s'ils ne peuvent pas comprendre toutes les nuances, de suivre l'action de ces histoires.

Boileau a insisté sur l'importance d'une langue simple pour pouvoir atteindre un grand public. Le langage de Perrault, tout en étant celui des salons de son temps, est plus simple que celui de ses contemporains. L'histoire de Cendrillon est remplie d'exemples de répétitions et d'images de la vie quotidienne, deux éléments du paradigme qui rend un conte oral plus facile à raconter (Zipes *When Dreams* 3). D'abord, bien que la situation temporelle prétende se dérouler au temps jadis, « Il était une fois », une abondance de références au temps contemporain se trouvent dans les contes oraux. Normalement, c'est le conteur qui adapte les détails à ses auditeurs, mais dans les contes de Perrault, c'est l'écrivain. Considérons, par exemple, la situation familiale. A cette époque, où les femmes meurent avec une certaine fréquence en accouchant, il n'est pas exceptionnel qu'une jeune fille ait une belle-mère (Zipes *Breaking* 39). Les citations dans ce paragraphe sont tirées du livre *Contes de fées* de Perrault, d'Aulnoy et Leprince de Beaumont. La maison dépeinte dans *Cendrillon* est typique du XVIIe siècle. Cendrillon

dort « tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paille », tandis que ses sœurs dorment dans « des chambres parquetées » avec « des lits des plus à la mode et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête » (52). Après avoir nettoyé la maison, Cendrillon s'assoit « au coin de la cheminée... dans les cendres » (53). Les images et les exemples tendent à se présenter à deux. Par exemple, Cendrillon « nettoyait...et frottait », la sœur aînée met son « habit de velours rouge et (sa) garniture D'Angleterre », Cendrillon « les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer » (53), et le prince lui donne « des oranges et des citrons » (57). Il y a deux sœurs (51) qui vont « deux jours sans manger » (54) et le prince donne deux bals (59). Cet équilibre se trouve pareillement dans une série de répétitions de texte : « Moi, dit l'aînée Moi, dit la cadette... » (53) en est une. La citation suivante illustre l'emploi multiple du mot bien :

« Je voudrais bien...je voudrais bien.... »
 Elle pleurait si fort, qu'elle ne put achever....
 « Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas ?
 -Hélas! oui, dit Cendrillon en soupirant.
 « Eh bien.... » . (54)

Un exemple supplémentaire de la répétition se trouve après que la marraine a changé la citrouille en carrosse, les souris en chevaux et les lézards en laquais. La marraine avertit Cendrillon que « son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards... » une fois que minuit sera dépassé (57).

Jean constate que le langage dans *les Histoires ou Contes des temps passés avec des moralités* prend comme thème une différence entre les rangs sociaux (Jean 278). Une preuve de ce point de vue se trouve dans la représentation de la mère et des sœurs de Cendrillon. Il leur manque toute gentillesse. La femme est « la plus hautaine et la plus

fière qu'on eût jamais vue » et ses filles sont « de son humeur » (Perrault, d'Aulnoy et Leprince de Beaumont 51). Ces personnes bourgeoises incarnent par leur comportement l'avis de Du Plessis selon lequel les personnes qui ne grandissent pas dans la tradition noble sont incapables de posséder les traits de la gentillesse, de la générosité et de la loyauté. La réalité, quand même, est que certaines personnes réussissent à monter l'échelle sociale. Pour que ce soit acceptable, il faut que ces personnes soient extraordinaires. Cendrillon, par exemple, tient sa douceur « de sa mère, qui était la meilleure personne du monde » (Perrault, d'Aulnoy et Leprince de Beaumont 51). Donc, bien que Cendrillon ne soit pas noble, elle démontre des traits transmissibles d'une honnête personne. Vu que Cendrillon est d'une famille bourgeoise, Perrault précise qu'elle doit sa réussite à sa marraine, qui l'aide en « la dressant, et l'instruisant tant et si bien, qu'elle en fit une reine » (Perrault, d'Aulnoy et Leprince de Beaumont 63). Culpin constate que Perrault, bien que soutenant certaines valeurs modernes, reste conservateur du point de vue politique et religieux (32).

De nombreux éléments dans l'œuvre de Perrault la rend acceptable aux classes savantes : d'abord, comme dans les ouvrages des autres écrivains de contes de fée de l'époque, il y a le commentaire social et le langage soutenu. Dans le conte de Cendrillon, on voit Cendrillon, symbole des sujets du roi, coupée de la vue de son roi. En tant que telle, elle est privée de la possibilité de bénéficier de ses caractéristiques nobles. Elle est dotée de générosité, de loyauté, de gentillesse ; toutes caractéristiques estimées depuis des siècles. Mais elle n'en tire aucun bénéfice sans la possibilité de les démontrer devant le monarque. Ce conte illustre le fait que les vrais nobles possèdent ces qualités dont les

autres, tels que la belle-mère et les belles-sœurs n'en disposent pas. A travers l'image de ce roi respecté Perrault démontre le respect qu'il a lui-même pour son roi.

En fait, il y a quelques éléments dans les contes de Charles Perrault qui auraient pu plaire au roi. Simonsen indique, premièrement, que le château dans l'histoire de *La Belle au bois dormant* fait penser à Versailles (Simonsen 55). Les citations dans le reste de cette section sont toutes tirées du livre *Contes de fées* par Perrault, d'Aulnoy et Leprince de Beaumont. Le prince s'approche du château, qu'il voit « au bout d'une grande avenue ». Il « entra dans une grande avant-cour » et « passe dans une grande cour pavée de marbre ; il monte l'escalier ; il entre dans la salle des gardes » (32). Le prince et la princesse se marient « dans la chapelle du château » (35). Deuxièmement, le roi garde un air noble. Dans *Cendrillon*, le père du prince « était bon homme » (35). Le roi dans le conte *Peau d'Ane* est « si grand, si aimé de son peuple, si respecté de tous ses voisins et de ses alliés, qu'on pouvait dire qu'il était le plus heureux de tous les monarques » (99). Quand ce personnage veut se marier avec sa propre fille, c'est simplement parce qu'il « devint tout à fait fou », mais, étant donné que c'est le roi, il garde toujours « beaucoup d'esprit » (105). Et à la conclusion de cette histoire, cet homme « heureusement avait oublié son amour déréglé » (125).

En même temps, Perrault insère quelques commentaires sociaux qui révèlent le point de vue d'un membre de la haute bourgeoisie. La différence entre ses commentaires sociaux et ceux de Mme d'Aulnoy est que les commentaires de Perrault sont faits dans un style plus implicite. Au lieu de critiquer, Perrault décrit un roi qui agit dans la manière désirée par la cour. Dans le conte *Le Petit poucet*, on voit la preuve de l'accès libre au roi quand le héros « alla ...trouver le roi, et lui dit que...il lui rapporterait des

nouvelles de l'armée avant la fin du jour » (97). Une fois qu'il accomplit cette tâche, « le roi le payait parfaitement » (97). L'écrivain fait référence également à la vente des offices pendant le règne de Louis XIII. Dans le conte *Le Petit Poucet*, le héros s'enrichit en servant le roi, auprès duquel il « acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères » (97). Bien que le héros ne soit que le fils d'un bûcheron, il mérite sa bonne fortune parce qu'il sert bien son roi et parce qu'il possède des caractéristiques d'un honnête homme. C'est « le plus fin et le plus avisé de ses frères ; et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup » (79). Les frères du Petit Poucet méritent les charges qu'il leur achète parce qu'ils sont « tous si jolis » (87). Comme dans les comédies de Molière, il y a des personnages qui sont dignes de la promotion sociale et des personnes qui ne le sont pas. Perrault décrit différemment les nouveaux riches qui n'ont aucune grâce sociale. L'ogre dans *Le Petit Poucet*, par exemple, mange un mouton qui est « encore tout sanglant, mais il ne lui sembla que meilleur » (88). Dans la citation suivante, les répétitions dans la structure et dans le vocabulaire font penser au conte oral. Les filles de l'ogre ont « des petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre » (90). L'ogre symbolise un petit bourgeois doté d'une fortune, qui est sans grâce sociale.

Ceci montre le génie de Perrault. Il sait plaire à toute la société. Il dépeint un roi honnête pour plaire au Roi Soleil, mais il insère des opinions sociales partagées par ses contemporains des salons littéraires. Il se moque des nouveaux riches, mais dans un style soutenu. Le fait que certains de ses héros viennent des classes moins aisées, comme dans *le Maître chat* et *Le Petit poucet*, offre à des lecteurs des classes inférieures la possibilité de changer leur propre destin. Est-ce là le secret de son succès ? Il est évident, alors, que

les contes de Perrault pouvaient atteindre un grand public sachant lire et écrire, compris de lecteurs de toutes les classes sociales, et de leurs proches qui pouvaient écouter la lecture.

Les contes de fée des Allemands Wilhelm et Jakob Grimm, au XIXe siècle, ont connu une réussite aussi importante que celle des contes de Perrault. Pour comprendre leur succès, des observations sur la situation sociopolitique en Allemagne ainsi que sur les éléments stylistiques dans leur recueil sont présentées ci-après.

La Situation sociopolitique en Allemagne au XIXe siècle

La Révolution française influence profondément le peuple allemand dès ses origines à la fin du XVIIIe siècle, jusqu'au commencement du XIXe siècle. Attirés d'abord par les idées philosophiques du Siècle des lumières, les Allemands sont ensuite écœurés par la violence de la Révolution avant la Terreur. Des intellectuels, tels que Schiller, Kant, Hegel et Wieland, qui soutiennent les idéaux de la Révolution française, désirent une société où l'on cultive l'esthétique intérieure ainsi que l'ordre extérieur (Link 32). Ils croient que le général Napoléon apporte la paix universelle, et ils l'accueillent comme le fondateur d'un nouvel ordre social (Link 35). Néanmoins, une fois que Napoléon se couronne empereur et continue ses quêtes militaires, l'attitude des Allemands change. Des jeunes écrivains allemands, tels que Körner, Arndt et von Kleist, décrivent le tyran qui est venu « (to) deprive the Germans of their sacred rights » (Ziolkowski 95). En même temps, la littérature romantique est animée d'un esprit de nationalisme. L'idéal romantique célèbre le Moyen Age et le système monarchique, tel que celui de Napoléon Ier, tandis que la pensée nationaliste dénigre ce souverain étranger (Zipes *The Brothers* 6). Les Guerres napoléoniennes, qui conduisent à la chute de l'empereur en 1813, entament le régime répressif de Metternich. Suivant la restauration de cette politique réactionnaire, Napoléon Ier est considéré comme « symbole tragique d'une indépendance anéantie » (Ziokowski 96).

De même que Louis XIV est la personne qui a le plus influencé la deuxième moitié du XVIIe siècle en France, Napoléon Ier a dominé la conscience du peuple allemand au commencement du XIXe siècle. Wieland est de l'avis que cet homme est un

« Mann, wie es in einem Jahrhundert kaum einen gibt » (cité dans Link 35) (C'est un homme comme on n'en voit guère qu'une fois par siècle). Pour les habitants des principautés allemandes, ce génie militaire représente en 1806 une barrière entre eux et la barbarie de la Révolution française. Suite à la défaite de l'Empereur du Saint Empire Romain Germanique, François II, à la Bataille d'Austerlitz en 1806, seize anciens états de l'Empire se joignent à la Confédération du Rhin dont Napoléon est le protecteur. Cette bataille marque la fin de l'Empire de mille ans, fondé par Charlemagne en 800. La Confédération du Rhin, à laquelle se sont alliées trente-cinq principautés allemandes dès 1808, garantit aux princes des titres plus prestigieux que ceux dont ils disposaient sous le Saint empire romain germanique. Dans certains cas, il s'agit en plus de davantage de terre. En récompense, les princes sont contraints d'envoyer des soldats dans la Grande Armée de Napoléon. A cette époque celle-ci est considérée comme une force unificatrice pour le peuple allemand. Le Code napoléonien donne au peuple des libertés dont il n'avait pas profité sous le système féodal. Les juifs, par exemple, se voient munis de tous les droits de citoyens. Le règne de Napoléon voit sa fin entre 1813, avec son échec en Russie, et 1815, à la Bataille de Waterloo.

La mémoire collective allemande des Guerres de la libération, appelées les Guerres napoléoniennes en français, est un thème sujet à controverses. Friedrich Wilhelm III et les chefs militaires reconnaissent le défit de Napoléon Ier comme le symbole d'un peuple qui se rallie autour du roi. D'autres, par contre, soulignent que c'est l'exemple d'un peuple qui répond à une conscience de lui-même comme étant allemand (Clark 558). Parmi ces personnes se trouve l'assassin Karl Sand, qui s'était engagé comme volontaire du côté des Allemands dans les guerres. D'après lui, la victoire veut

dire que « The renewal of our German life has begun» (Clark 565). Cent vingt mille hommes civils ont participé à l'insurrection. Quoi qu'en pense Friedrich Wilhelm III, un esprit nationaliste est né de ces conflits. Dès ce moment le peuple allemand fait des efforts continus pour s'unifier.

Ce sentiment patriotique se manifeste parmi la population paysanne et bourgeoise dans les activités sociales des citoyens et dans la littérature. Friedrich Ludwig « Turnvater » Jahn, par exemple, a fait un grand effort pour unifier les personnes civiles. Voulant préparer les personnes non militaires à se soulever contre les Français, il organise des groupes de gymnastes, appelés « Turnier » en allemand. Plus que de simples personnes en bonne condition physique s'appêtant au conflit, ce mouvement représente les personnes communes s'unifiant pour soutenir leur nation. Il est intéressant de noter que la gymnastique maintient son importance en Allemagne même aujourd'hui. Au XIXe siècle, les écoles secondaires offrent cette activité ainsi que la musique après les cours réguliers. En littérature, Achim von Arnim et Clemens Brentano rassemblent et publient un recueil de chansons folkloriques en 1805. Brackert constate que c'est Arnim qui demande aux frères Grimm d'enregistrer des contes folkloriques (Grimm et Grimm xvii). Une situation sociopolitique changeante ainsi qu'un fort sentiment de nationalisme servent donc à stimuler la publication des contes de fée. Le commerce et la position du gouvernement vis-à-vis l'éducation augmentent encore plus la croissance du nombre de personnes sachant lire et écrire (LaVolpa 433).

Le commerce en Allemagne fleurit au XIXe siècle. Le système de chemins de fer est bien développé ainsi qu'un bon système de transports sur les fleuves et les canaux. En 1820 on compte 41 états allemands avec trois monnaies différentes : la monnaie

Gulden/Kreuzer dans le sud, la monnaie Thaler/Groschen en Prusse et la monnaie Schilling dans les villes hanséatiques (Ganse premier paragraphe). L'étendue du commerce dans ces régions et le fait qu'il faut traverser plusieurs frontières pour transporter les biens mènent à la création d'un accord commercial entre les états. C'est ainsi que s'établit en 1834 le Deutscher Zollverein (l'association douanière).

L'Allemagne dispose, donc, d'un commerce florissant qui compte sur la capacité des travailleurs à communiquer d'une façon écrite aussi bien qu'orale. Ce développement du commerce, ainsi que l'idée que l'éducation peut préparer la population à servir l'état, pousse le gouvernement à poursuivre l'éducation de la population.

L'Allemagne du début du XIXe siècle est donc un pays qui subit les renversements politiques qui inspirent la production des contes de fée. Comme les contributions sociales de Jahn et le Deutscher Zollverein aident à renforcer l'idée d'une nation allemande, les contributions littéraires des frères Grimm soutiennent le concept d'une histoire culturelle commune. Pour comprendre comment les contes de fées atteignent un si grand nombre de lecteurs en Allemagne, il faut examiner de plus près le système d'éducation prussien du XIXe siècle, qui sert de modèle à l'Europe ainsi qu'aux Etats-Unis (Jeismann 21).

L'Éducation prussienne au XIXe siècle

Le gouvernement français du XVIIIe siècle a ralenti l'éducation de ses sujets par peur d'une perte de services ou d'une inspiration à la révolte. L'administration prussienne, par contre, croit que les personnes qui savent lire et écrire deviennent des patriotes (LaVolpa 433). Le système prussien réussit à éduquer tous les hommes, tout en gardant la hiérarchie sociale. D'abord, l'école est obligatoire pour tous les garçons. L'état alloue une bourse aux villages où manquent les ressources financières pour entretenir une école. Il faut avoir achevé neuf ans d'éducation élémentaire pour avoir la possibilité de s'inscrire dans une école secondaire. Les écoles secondaires sont celles qui accordent à la fin des études un certificat qui permet à l'élève de poursuivre des études spécialisées ou de passer différents examens. Ces examens qualifient la personne pour un poste spécifique (*Educational* 598).

C'est un système impressionnant parce que, tout en faisant semblant de traiter la population d'une manière plus ou moins démocratique, il a réussi à maintenir l'ancienne hiérarchie sociale. Par exemple, on compte six catégories d'écoles secondaires : le gymnasium, le pro gymnasium, le real gymnasium, le pro real gymnasium, la realschule et la hochburgschule. De plus, il existe une éducation spéciale pour les personnes rurales et une autre pour les pauvres. Pour entrer dans certaines écoles, il faut pouvoir bien lire le latin et l'allemand. Donc, la personne qui n'acquiert pas ces connaissances se trouve exclue.

Les heures dédiées à chaque sujet varient selon le but académique de l'école. En général, les sujets incluent le latin, le grec, l'allemand, le français et l'anglais, la musique,

la chimie, les sciences naturelles et le dessin. Une école forme les hauts fonctionnaires et une autre les petits fonctionnaires. Une école forme les petits commerçants, une autre les apothicaires et une autre forme les travailleurs pour la poste ou dans les transports. Pour les élèves de certaines écoles, il faut réussir à un examen ou avoir la maîtrise d'une langue étrangère dont l'enseignement ne fait pas partie du curriculum. Donc, il existe la possibilité de sortir de son rang social pour des personnes très motivées. Zipes précise que les contes des Grimm sont adoptés par le système d'éducation de la Prusse à partir de 1850 (Zipes, *When Dreams* 79). Les Grimm avaient écouté les critiques et avaient modifié les contes dans des éditions successives. Le résultat est un recueil qui, selon le gouvernement, représente bien les valeurs germaniques.

Trois ans de service militaire payant sont obligatoires pour tous les hommes à cette époque. Pour encourager les personnes à poursuivre une éducation gratuite, le gouvernement offre une réduction des années de service militaire de trois ans à un (*Educational* 597). Il faut faire du travail bénévole pendant cette année. Alors, en faisant semblant d'offrir un bénéfice aux personnes, l'administration épargne de l'argent. En outre, il se munit de patriotes instruits. Le système d'éducation prussien, alors, pousse les gens à apprendre à lire et écrire.

Plusieurs écrivains publient des contes de fées à cette époque. Heine et Wackenroder sont parmi les écrivains romantiques de cette période qui utilisent le style du conte de fée comme réaction contre les défauts du Siècle des lumières (Zipes *Breaking* 15). En examinant les réactions littéraires à la Révolution française et la Confédération du Rhin, il est possible de voir comment le recueil de Jakob et Wilhelm Grimm répond aux appels du romantisme et du nationalisme.

La Littérature romantique

La brutalité de la Révolution française et l'occupation française dominent la conscience allemande au commencement du XIXe siècle. Un résultat littéraire est l'avènement du conte de fée romantique, suivi du conte de fée traditionnel. Au seuil d'une transformation du système féodal au système capitaliste, l'Allemagne est écoeurée par les dégâts de la Terreur. Les intellectuels contemporains suggèrent alors que la raison, qui atteint son apogée dans la Révolution française, ne répond pas à tous les besoins de l'humanité. Il faut avoir également de l'imagination pour pouvoir triompher de l'adversité. Le Moyen Age est idéalisé comme une époque plus simple et sa littérature est célébrée. On décrit typiquement dans cette littérature l'architecture gothique, la nature et la monarchie. Les contes de fée romantiques diffèrent de ceux des Grimm parce que les conteurs évoquent des thèmes modernes. De plus, ils incluent des découvertes modernes. Les écrivains de contes de fée romantiques critiquent les ambitions de la classe moyenne. Ils répondent aux traits identifiés par Propp, mais dans un cadre du XIXe siècle et avec des personnages de la classe moyenne. Ces écrivains critiquent les nouveaux idéaux de cette société postrévolutionnaire. Comme la Révolution française fait naître la littérature romantique, la période napoléonienne inspire la littérature nationaliste.

Tant que l'esprit nationaliste se développe, quelques écrivains commencent à rédiger des contes traditionnels qui font semblant de sortir de la tradition allemande orale. C'est la manifestation d'un désir d'avoir une identité germanique. Les écrivains de cette période prônent un retour aux mœurs « traditionnelles » allemandes. Les frères Grimm,

des linguistes, sont parmi ces artistes. Ils rassemblent leurs contes avec l'objectif d'immortaliser le parler et les proverbes du peuple allemand. D'une réussite moyenne dans un premier temps, leur recueil gagne un public de plus en plus important au cours du siècle. Les frères écrivains écoutent les commentaires des critiques et modifient les contes dans des éditions successives, pour avoir un produit final qui représente les valeurs et les préoccupations des Allemands du XIXe siècle. Pour comprendre la contribution des frères à ce genre, ce travail analysera des éléments dans quelques contes de fée des Grimm qui mettent en relief des aspects particulièrement germaniques.

La Contribution unique des frères Grimm

Les contes des frères Grimm, destinés d'abord à des lecteurs savants, se manifestent d'abord en 1812 et 1815, pendant la dominance politique de Napoléon I. Le peuple allemand a donc besoin d'une identité indépendante de celle d'un peuple soumis à un pouvoir étranger. L'objectif initial de Wilhelm et Jakob est d'enregistrer et de fêter la langue et les idéaux de leur peuple. Une comparaison des contes de fée français et allemands révèle immédiatement des différences notables. D'abord, la violence est frappante dans ces derniers. Deuxièmement, la religion tient une place prééminente et finalement, les protagonistes représentent l'hétérogénéité du peuple allemand.

La première observation qui saute aux yeux est le niveau de violence dans les contes allemands. La détresse corporelle est abondante. Par exemple, dans la version allemande du conte *Cendrillon*, la belle-sœur aînée « se coupa l'orteil (et) fit entrer de force son pied dans le soulier et » pour pouvoir se marier avec le prince. La sœur cadette « se coupa un bout de talon » pour accomplir un programme similaire (Grimm et Grimm *Cendrillon* paragraphe 21). Dans l'histoire de *La Belle au bois dormant*, un certain nombre de princes, ayant échoué à pénétrer la haie, « y étaient restés accrochés et y étaient morts d'une triste mort » (Grimm et Grimm, *La Belle au bois dormant* paragraphe 16). Le prince dans *Rapunzel* échappe à la sorcière, mais « il perdit les yeux en tombant au milieu des épines » (Grimm et Grimm, *Raiponce* paragraphe 23). La préoccupation avec les bienséances est absente dans ces versions allemandes. Par contre, la religion, un aspect qui est absent des contes de fée français, est un thème fréquent.

Le pays natal de Martin Luther, l'Allemagne nourrit une grande population de personnes protestantes. Même les frères Grimm ont une éducation calviniste. Tandis que les contes de fée français évitent de mentionner la religion, les contes de fée allemands sont remplis de références religieuses. La reine dans le conte *Les Douze frères* nomme son fils cadet « Benjamin, nom tiré de la Bible ». Avant d'envoyer ses fils dans la forêt, cette même reine « eut donné sa bénédiction à ses fils » (Grimm et Grimm, *Les Douze frères* paragraphe 11). Dans le conte, *Frérot et sœur*, le frère se plaint, « Que Dieu ait pitié de nous ! Si notre mère savait cela » (Grimm et Grimm, *Frérot et sœur* paragraphe 2). Le soir, sa sœur « dit ses prières » avant de se coucher (Grimm et Grimm, *Frérot et sœur* paragraphe 19). L'héroïne dans *La Fille, le moulin et le diable* est « a pious girl, and lived ... in the fear of God and without sin » (Grimm et Grimm, *German Fairy Tales* 84). Obligée de quitter sa famille, affamée, elle « knelt down, called on the Lord God, and prayed » (Grimm et Grimm, *German Fairy Tales* 85). (Grimm et Grimm, *Jean le chanceux*)

Les personnages principaux dans les contes des Grimm ont une grande diversité de professions. Le père dans le conte *La Jeune fille, le moulin et le diable* est un meunier. Dans un autre conte célèbre, il s'agit d'un pêcheur et sa femme. Les animaux dans le conte *Les Musiciens de Brème* cherchent à devenir des musiciens. Le héros du conte, *Jean le chanceux* est un apprenti qui « avait servi son maître sept ans » (Grimm et Grimm, *Jean le chanceux* paragraphe 1). Il n'est pas important qu'ils aient les qualités de l'honnête homme figurant dans les contes de fée français. Par exemple, quand Cendrillon doit peigner les cheveux de ses belles-sœurs, elle « obéit, mais en pleurant... » et elle pria sa belle-mère de bien vouloir lui permettre » d'aller au bal (Grimm et Grimm, *Cendrillon*)

paragraphe 4). C'est un personnage bien différent de la héroïne française, qui souffre sans se plaindre.

Les personnages dans le recueil des Grimm ne vivent pas toujours dans un temps reculé. Des éléments modernes dépeignent clairement le peuple et les traditions allemands. Comme le fait Perrault dans ces contes, les frères Grimm font des commentaires sur la situation sociale de l'époque. Par exemple, ils abordent le phénomène d'une abondance de soldats renvoyés et la question de l'éducation. Dans le conte *Les Six compagnons qui viennent à bout de tout* il s'agit d'un roi qui n'accorde pas la récompense due à un soldat. Dans le conte, le héros, qui « servit bravement », « reçut son congé avec trois deniers de frais de route pour regagner ses foyers » (Grimm et Grimm *Les Six* paragraphe 1). Celui-ci, avec l'aide de ses amis dotés de pouvoirs incroyables, réussit à prendre du roi « toutes les richesses de son pays » (Grimm et Grimm *Les Six* paragraphe 28). Le héros dans le conte *Frère Lustig* est un autre soldat congédié. Ce qu'il reçoit est « a small loaf of rationed bread, and four kreuzers in money » (Grimm et Grimm, *Brother Lustig* paragraphe 1). Suite à plusieurs mésaventures, il réussit à se faire accepter au paradis, où Saint Pierre « was forced to let him stay » (Grimm et Grimm *German* 174). Un troisième conte, *La Lumière bleue*, raconte l'histoire d'un soldat qui « pendant plusieurs années avait combattu dans bien des batailles et avait toujours fait son devoir. » En le renvoyant, le roi lui dit, « thou wilt not receive any more money, for he only receives wages who renders me service for them » (Grimm et Grimm *German* 215). Le soldat trouve un nain magique qui l'aide à se venger du roi et le roi finit par lui accorder son royaume et sa fille en mariage (Grimm et Grimm *German* 218). Les

personnes postrévolutionnaires à l'époque s'attendent à ce que la justice vienne de leur gouvernement.

Le héros du conte *L'Esprit dans la bouteille* profite du système d'éducation prussien. Son père, un bûcheron, décide de « consacrer à [son] instruction ce que [il a] durement gagné à la sueur de [son] front ». Le narrateur explique que le garçon « apprend avec zèle. Ses maîtres le louaient fort » (Grimm et Grimm *L'Esprit* paragraphe 1). Son père montre qu'il n'est pas convaincu des mérites de l'éducation quand il dit, « Tu n'as en tête que des bêtises d'étudiant et tu ne comprends rien au travail du bois » (Grimm et Grimm *L'Esprit* paragraphe 5). A la conclusion du conte, l'étudiant « repartit vers les hautes écoles et reprit ses études et...il devint le médecin le plus célèbre du monde entier » (Grimm et Grimm *L'Esprit* paragraphe 6). Ces exemples illustrent comment les frères Grimm utilisent un cadre moderne, selon le style des romantiques, pour faire des commentaires sociaux. Le fait que les soldats et l'étudiant triomphent de leurs malheurs et le fait que l'on peut améliorer son sort par l'éducation célèbrent l'esprit germanique moderne.

Les contes des frères Grimm sont uniques parce qu'ils lient les deux écoles littéraires. Ils unifient l'aspect moyenâgeux, avec la nature et les personnages paysans ou nobles, avec un esprit nationaliste célébrant les valeurs allemandes. Ils répondent, donc, à une soif insatiable pour une identité nationale ainsi qu'à un désir d'ordre social. Des modifications du texte à travers de nombreuses éditions conduisent à des histoires aperçues comme « uniquement allemandes » (Bottigheimer *From Gold* 198). Les recueils apparaissent à une époque où deux événements sociaux facilitent la distribution de ces livres à un grand public. D'abord, le gouvernement de la Prusse, au pouvoir à ce

moment, cherche à éduquer toute la population. Deuxièmement, les contes des frères Grimm sont reçus dans le système d'éducation prussien. C'est, alors, une combinaison d'éléments sociohistoriques qui contribuent à la réussite énorme de cette œuvre.

Conclusion

Etant donné la multitude d'écrivains français et allemands doués au cours des âges, il est intéressant de noter que *Les Histoires ou Contes du temps passés avec des moralités* de Charles Perrault et les *Contes* de Jakob et Wilhelm Grimm sont les œuvres de ces deux pays les plus répandues de tous les temps. Le fait qu'ils adressent des thèmes psychologiques universels n'est pas suffisant pour expliquer leur célébrité. Pour qu'une œuvre littéraire ait une renommée extraordinaire il faut qu'elle atteigne toutes les classes sociales. Cette analyse suggère que c'est une combinaison d'éléments esthétiques, sociopolitiques et économiques qui a facilité leur succès.

En examinant de plus près l'œuvre de Perrault de 1697 et l'œuvre des frères Grimm, on discerne les éléments artistiques qui les rendent acceptable à toutes les classes sociales. L'édition de Perrault de 1697 dispose d'un style qui observe les bienséances si importantes aux yeux des Français. Même en gardant la simplicité du récit, son œuvre témoigne d'un humour soutenu et d'un commentaire social orienté vers des lecteurs d'un rang social élevé. Les personnages sont dotés des caractéristiques stéréo typiques du point de vue des classes savantes : le roi est beau et juste, les héroïnes sont belles et douces, les princes sont courageux et les nouveaux riches sont vulgaires. Ces derniers sont représentés d'autre part dans un style symbolique et donc pas destinés à être insultés d'une façon explicite. De plus, bien que Perrault soutienne la hiérarchie sociale, la réussite du héros suggère aux paysans qu'il est possible de changer leur destin. Le fait que Perrault suive une structure bien réglée en imitant le style oral fait de son ouvrage une vraie œuvre d'art. Un avantage secondaire, mais important quand même, est que son

style rend son œuvre plus accessible aux lecteurs moins instruits. Les contes des frères Grimm engendrent un sentiment folklorique en imitant la tradition orale. Contrairement aux contes de Perrault, ceux des Grimm illustrent plutôt des personnages paysans représentant tous les métiers possibles. Leurs histoires ont un ton plus informel que celles de Perrault. Elles ont néanmoins une structure bien organisée, grâce à plusieurs révisions. Le recueil Grimm représente une vaste mosaïque de l'esprit du peuple germanique, modifiée au cours du siècle pour mieux refléter les valeurs spécifiques à leur culture. Apparus à une époque extrêmement nationaliste, ces contes à connotations fortement germaniques attirent des lecteurs allemands de toutes les classes sociales.

La situation sociopolitique dans les deux pays est destinée à inspirer le genre de contes de fée. De plus, il y a un programme social qui forme la population de lecteurs nécessaire à ce que les recueils des trois auteurs aient un grand succès. En France, l'établissement de la monarchie absolue sous Louis XIII et Louis XIV crée un sentiment de mécontentement parmi les classes supérieures. Les contes de fée leur permettent d'exprimer leurs idées d'une manière discrète. L'accès à une éducation gratuite masculine dès le règne d'Henri IV conduit à un public important sachant lire et écrire. En Allemagne, les excès de la Révolution française font naître une nostalgie pour un passé plus simple et moins violente. Puis, la domination française sous Napoléon I au commencement du XIXe siècle inspire un fort sentiment nationaliste. Le système d'éducation prussien, qui exige l'éducation pour les hommes, garantit, comme en France, un public considérable qui sait lire et écrire.

Il ne suffit pas d'avoir la situation sociopolitique convenant à la création des contes de fée et un taux d'alphabétisme raisonnable. Il faut aussi avoir les moyens de

distribuer la littérature aux masses. En France, ce sont la Bibliothèque bleue, source des livres bon marché, et le colportage qui facilitent cette diffusion. Bien qu'il n'y ait pas de chiffres exacts pour vérifier l'étendu de ce phénomène, la législation destinée à limiter l'efficacité des imprimeurs et des colporteurs suggère une distribution notable. En Allemagne, les contes des frères Grimm sont adoptés par le programme scolaire prussien dès 1850. C'est ainsi qu'ils atteignent une large population.

Perrault et les Grimm écrivent pendant des périodes de mécontent social. Ils ont donc une motivation politique de publier leurs commentaires. En plus, qu'ils soient d'origine folklorique ou littéraire, les recueils de Charles Perrault et de Jakob et Wilhelm Grimm imitent le style des contes oraux. Les auteurs travaillent le texte pour qu'il démontre les valeurs importantes à leurs lecteurs et attirent ainsi les lecteurs de toutes les classes sociales. Perrault et les Grimm ont alors les moyens de gagner des lecteurs. Finalement, les contes bénéficient d'une situation économique qui permet leur diffusion. C'est une recette qui garantit le succès.

Bibliographie

- Barkey, Karen. "Rebellious Alliances: The State and Peasant Unrest in Early Seventeenth-Century France and the Ottoman Empire." American Sociological Review 56.6 (1991): 699-719.
- Bollème, Geneviève. La Bibliothèque bleue. Paris: Julliard, 1977.
- Bottigheimer, Ruth. "From Gold to Guilt." The Brothers Grimm and Folktale. Ed. James McGlathery. Chicago: University of Illinois Press, 1988. 192-104.
- . "Misperceived Perceptions: Perrault's Fairy Tales and English Children's Literature." Children's Literature 30 (2002): 1-18.
- Bourdieu, Pierre. "The link between literary and artistic struggles." Artistic Relations: Literature and the Visual Arts in Nineteenth-Century France. Ed. Peter Collier and Robert Lethbridge. New Haven: Yale University Press, 1994. 30-39.
- Briggs, Charles F. "Literacy, reading, and writing in the medieval West." Journal of Medieval History 26.4 (2000): 397-420.
- Bruneau, Charles. Petite histoire de la langue française. Paris: Librairie Armand Colin, 1955.
- Chantrel, Laure. "Dépopulation et réforme de la fiscalité en France aux XVIe - XVIIe siècles." Population (French version) 49e année.2 (1994): 457-479.
- Chartier, Roger and J. A. González. "Laborers and Voyagers: From the Text to the Reader." Diacritics 22.2 (1992): 49 - 61.
- Chartier, Roger. Frenchness in the History of the Book: From the History of Publishing to the History of Reading. Vol. 2. Worcester: American Antiquarian Society, 1988. 2 vols.
- . Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime. Paris: Editions du Seuil, 1982.
- Clark, Christopher. "The Wars of Liberation in Prussian Memory: Reflections on the Memorialization of War in Early Nineteenth-Century Germany." The Journal of Modern History 68.3 (1996): 550 - 576.
- Cohen, Marcel. Histoire d'une langue: le français (des lointaines origines à nos jours). Paris: Editions hier et aujourd'hui, 1947.
- Davis, Natalie Zemon. "A Trade Union in Sixteenth-Century France." The Economic History Review 19.1 (1966): 48-69.

"Educational Institutions of Prussia." Science 8.203 (1886): 597-599.

Febvre, Lucien Paul Victor and Henri-Jean Martin. The coming of the book : the impact of printing 1450-180. Trans. David Gerard. London: The foundations of history library, 1976.

Fleury, Michel and Pierre Valmary. "Les progrès de l'instruction élémentaire de Louis XIV à Napoléon III, d'après l'enquête de Louis Maggiolo (1877-1879)." Population (French Edition) 12e année.1 (1957): 71-92.

Grünert, Horst. "Politische Rede und politische Dichtung in Deutschland unter der Herrschaft Napoleons." Link, Werner. Schriftsteller und Politik in Deutschland. Düsseldorf: Droste Verlag, 1979. 27-48.

Grimm, Jakob and Wilhelm Grimm. German Fairy Tales. Ed. Helmut Brackert and Volkmar Sander. Trans. Margaret Hunt. Continuum, 1985.

Grimm, Wilhelm and Jakob Grimm. Brother Lustig. n.d. 9 mars 2009
<http://www.grimmstories.com/en/grimm_fairy-tales/brother_lustig>.

—. Cendrillon. n.d. 9 mars 2009
<http://www.grimmstories.com/fr/grimm_contes/cendrillon>.

—. Frérot et soeurette. n.d. 9 mars 2009
<http://www.grimmstories.com/fr/grimm_contes/frerot_et_soeurette>.

—. German Fairy Tales. Ed. Helmut Brackert and Volkmar Sander. Trans. Margaret Hunt. Vol. 29. New York: Continuum, 1985.

—. Jean le chanceux. n.d. 9 mars 2009
<http://www.grimmstories.com/fr/grimm_contes/jean_le_chanceux>.

—. La Belle au bois dormant. n.d. 9 mars 2009
<http://www.grimmstories.com/fr/grimm_contes/la_belle_au_bois_dormant>.

—. Les Douze frères. n.d. 9 mars 2009
<http://www.grimmstories.com/fr/grimm_contes/les_douze_freres>.

—. Les six compagnons qui viennent à bout de tout. n.d. 9 mars 2009
<http://www.grimmstories.com/fr/grimm_contes/les_six_compagnons_qui_viennent_a_bout_de_tout>.

—. Raiponce. n.d. 9 mars 2009
<http://www.grimmstories.com/fr/grimm_contes/raiponce>.

La Loi salique. 8 April 2002. 7 March 2009 <<http://clovis1er.free.fr/laloisalique.htm>>.

LaVolpa, Anthony J. "Status and Ideology: Rural School Teachers in Pre-March and Revolutionary Prussia." Journal of Social History 12.3 (1979): 430-456.

Le Pays de l'imaginaire. 17 mai 2007. 9 mars 2009 <<http://feeclochette.chez.com>>.

Link, Werner. Schriftsteller und Politik Deutschlands. Düsseldorf: Droste Verlag, 1979.

Martin, Henri-Jean. The French Book: Religion, Absolutism, and Readership, 1585-1715. Trans. Paul Saenger and Nadine Saenger. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1996.

Ménard, Jean. "'Honnête homme" et "honnête femme" dans la culture du XVIIe siècle." Présences Féminines Littéraires et Société au XVIIIe siècle France. Ed. Ian Richmond and Constant Venesoen. Actes de London, 1987. 36.

Navarre, Marguerite de. L'Heptaméron - La première journée. n.d. 13 mars 2009 <<http://fr.wikisource.org/wiki/>>.

Nitschke, August. "The Importance of German Fairy Tales in German Families before the Grimms." The Brothers Grimm and Folktale. Ed. James McGlathery. Chicago: University of Illinois Press, 1988. 164-177.

Perrault, Charles. La Belle au Bois Dormant. 7 août 2005. 17 janvier 2009 <<http://www.inlibroveritas.net/lire/oeuvre2365-page11.html#page>>.

—. Quarrel of the Ancients and the Moderns. 2009. 13 mars 2009 <http://www.absoluteastronomy.com/topics/Quarrel_of_the_Ancients_and_the_Moderns>.

Perrault, Charles, Countess d'Aulnoy and Mme Leprince de Beaumont. Contes de fées. Paris: Hachette et Cie, 1905. N.p.: Elibron Classics, 2006.

Perrault, Charles, and Jeanne Morgan Zarucchi. Charles Perrault: Memoirs of My Life. Columbia: University of Missouri Press, 1989.

Popkin, Jeremy D. "The Provincial Newspaper Press and Revolutionary Politics." French Historical Studies 18.2 (1993): 434 - 456.

Postlethwaite, Diana. "Once More upon a Time." The Women's Review of Books 13.6 (1996): 12 - 13.

Rawl, Andrea. "Once upon a Time." The Metropolitan Museum of Art Bulletin 29.9 (1971): 373-379.

Sabot, Thierry. La Bibliothèque bleue. 1 mars 2001. 16 janvier 2009 <www.histoire-généalogie.com>.

Sainte-Beuve, Charles. "Les Contes de Perrault dessins par Gustave Doré préface par P. - J. Stahl." Le Constitutionnel (1861).

Saint-Simon. "Duc de Saint-Simon: The Court of Louis XIV." Internet Modern History Sourcebook. Ed. Halsall. Fordham University, 1997.

Saupé, Yvette. Les Contes de Perrault et la mythologie. Vol. Biblio 17. Seattle: Papers on French Seventeenth Century Literature, 1997.

Schenda, Rudolf and Ruth Bottigheimer. "Semiliterate and Semi-Oral Processes." Marvels & Tales 21.1 (2007): 127-14.

Scherf, Walter. "Jacob and Wilhelm Grimm: A Few Small Corrections to a Commonly Held Image." The Brothers Grimm and Folktale. Ed. James McGlathery. Chicago: University of Illinois Press, 1988. 178-191.

Sermain, Jean-Paul. "Marina Warner, From the Beast to the Blonde. On Fairy Tales and their Tellers." Éditions littéraires et linguistiques de Grenoble 2 (1999).

Siddle, D. J. "Cultural Prejudice and the Geography of Ignorance: Peasant Literacy in South-Eastern France, 1550-1790." Transactions of the Institute of British Geographer 12.1 (1987): 19-28.

Simonsen, Michèle. Perrault: Contes. Paris: Presses universitaires de France, 1992.

Smith, Jay. "'Our Sovereign's Gaze': Kings, Nobles, and State Formation in Seventeenth-Century France." French Historical Studies 18.2 (1993): 396-415.

Soll, Jacob. "Empirical History and the Transformation of Political Criticism in France from Bodin to Bayle." Journal of the History of Ideas, Inc. 64.2 (2003): 297 - 316.

Soriano, Marc. Les contes de Perrault. Paris: Gallimard, 1968.

Tatar, Maria. The Hard Facts of the Grimm's Fairy Tales. Princeton: Princeton University Press, 1987.

Thelander, Dorothy R. "Mother Goose and Her Goslings: The France of Louis XIV as Seen through the Fairy Tale." The Journal of Modern History 54.3 (1982): 467-496.

Velay-Vallantin, Catherine. "Comments on Fairy Tales and Oral Tradition." Marvels & Tales 20.2 (2006): 276-280.

—. "Reading Marc Soriano or the Invention of a Scholarly Field." The Lion and the Unicorn 22.1 (1998): 92-106.

Vincent, David. "The Progress of Literacy." Victorian Studies 45.3 (2003): 405 - 443.

Vossler, Ch. Langue et culture de la France: Histoire du français littéraire des origines à nos jours. Paris: Payot, 1953.

Ziokowski, Theodore. "Napoleon's Impact on Germany: A Rapid Survey." Yale French Studies 26 (1960): 94-105.

Zipes, Jack. Breaking the Magic Spell: Radical Theories of Folk & Fairy Tales. 2. Lexington: The University Press of Kentucky, 2002.

—. The Brothers Grimm: From Enchanted Forests to the Modern World. New York: Routledge, 1988.

—. When Dreams Came True: Classical Fairy Tales and Their Tradition. New York : Routledge, 1999.